



LETTRE

*De Mme H*** à une Dame de ses Amies,
pour la consoler de la Perte de
ses Biens.*

Vous ne sauriez croire, Ma très chère Dame, combien j'ai pris de part à tout ce qui vous est arrivé depuis peu, & combien j'ai été pénétrée de douleur, à la vuë de tous les chagrins que vous avez essuïés. Que ne donerois-je point, pour être auprès de vous, & pouvoir vous consoler dans la tristesse où vous êtes ! Mais, éloignée come je suis, que puis-je faire que de pousser vers le Ciel des Vœux très ardens pour tout ce qui vous regarde, & vous assurer que je serai toujours prête à vous rendre tous les petits services qui dépendront de moi ? En attendant que vous trouviez à propos de m'employer, j'ai crû, que vous ne seriez pas fâchée d'apprendre ce qui m'est arrivé dans une Affliction fort semblable à la vôtre, & quelles ont été les Consolations les plus propres à me faire oublier tous mes Maux.

Je n'aurois point pensé, Ma chère Dame,

2 JOURNAL HELVÉTIQUE

à vous en faire le récit, si je n'avois appris que vous étiez dans une situation très propre à en profiter. Vous avez, dit-on, renoncé à tous les Plaisirs du Monde; vous vivez dans une Retraite très édifiante, & vous voulez sentir le Coup que la Main de Dieu frappe sur vous. C'est sans doute pour vous humilier en sa présence, & pour tâcher de le fléchir par vos Prières & par vos Larmes. Si cela est, ma chère Dame, vous êtes dans une très bonne disposition, & j'espère que Dieu vous exaucera. Mais, come j'ai passé par cet état là, & que je sai combien on a besoin de secours, j'ai crû devoir vous apprendre ce qui m'est arrivé dans une semblable conjoncture, & quels sont les moïens dont Dieu s'est servi pour m'en tirer. Que je serois heureuse, si vous trouviez dans ce Récit quelque chose qui pût adoucir vos Peines, & vous être de quelque utilité! C'est l'unique but que je me propose en vous écrivant.

Vous savez, Madame, que, pendant nombre d'Années, j'avois tout à souhait du côté des Biens du Monde. Mon état me paroïsoit si heureux & si florissant, qu'il ne me sembloit pas que rien fut capable de l'ébranler. C'est pourquoi je me livrois toute entière aux Douceurs de ce présent Siècle, aimant les Plaisirs avec excès, & ne remontrant point à la Source de tous mes Biens, pour lui en rendre hommage, & lui en te-

moigner ma Reconnoissance. Dieu ne permit pas que je demeurasse plus long-tems dans un si funeste Aveuglement; & pour m'en retirer, par un effet de sa Bonté, il frappa sur moi un coup qui me parût insupportable, en me privant de ces Biens & de ces Plaisirs, pour lesquels j'avois eü tant d'attachement.

De vous dire dans quel état ce Coup imprévu me jëtta seroit une chose impossible. Je fus plongée dans une si profonde Tristesse, que je ne savois ce que je disois. Plus on cherchoit à me dissiper par des Amusemens où j'aurois pris gout autrefois, & plus on aigrissoit mon mal. Quë je fusse seule, ou en compagnie, je n'en étois pas moins agitée. J'avois même l'Esprit si troublé que je n'étois pas capable de m'attacher à la Lecture. Cependant un jour, voyant une Bible sur ma Table, je m'avisai de l'ouvrir. Les premières Paroles quë j'y lus, furent celles-ci : *La Tristesse qui est selon Dieu, produit une Repentance à salut, dont on ne se repent jamais; mais la Tristesse de ce Monde produit la Mort.* * Ces Paroles furent pour moi, come un coup de foudre qui me perça jusqu'au Cœur, en me faisant apercevoir que la Tristesse dont j'étois remplie n'étoit autre chose que cette *Tristesse selon le Monde, qui produit la Mort.* Et alors, jëtant les yeux sur le triste état de mon Amie, je reconus

4 JOURNAL HELVETIQUE

que si j'avois quelque sujet de pleurer, ce devoit être de mes Péchés, plutôt que de la Perte de mes Biens & de mes Plaisirs. Je méditai quelque tems sur ces Paroles, qui jettèrent mon Ame dans une surprise extraordinaire. Auparavant je croïois que la Perte des Biens du Monde étoit le comble des Malheurs; mais aiant reconnu que celle de mon Ame étoit infiniment plus terrible, je ne me donai aucun repos que je n'eusse trouvé quelque Remède qui la pût tirer du funeste état où elle étoit plongée.

Il seroit difficile de dire quelle étoit ma perplexité. Je ne savois de quel côté me tourner. Je ne voïois rien dans le Monde qui pût me donner le moindre soulagement. Je sentoïis bien que je n'en pouvois trouver qu'en Dieu seul; mais je craignois de me présenter devant lui. J'avois été si long-tems insensible à sa Voix, que je n'osois espérer qu'il voulut entendre mes Prières. Dans cet état je me souvins de ce beau Passage du Pseaume 50. *Invoke moi au jour de ta Détresse; je t'en tirerai, & tu m'en glorifieras.* Je fus si ravie d'apprendre par ces Paroles que je pouvois encore avoir accès au Trône de la Grace, que sur le champ je formai la résolution de profiter d'un si inestimable Privilège, en invoquant humblement celui qui m'y invitoit avec tant de Bonté. Mais étant si peu acoutumée à m'approcher de Dieu,

& sentant le poids de mes Péchés, qui formoient un épais Nuage, ou plutôt une forte Barrière entre lui & moi, je reconus que la première chose que je devois faire, étoit de lui confesser mes Péchés, c'est à dire, de les rechercher & de les sentir en sa présence.

Cependant, come je trouvois en moi une grande Répugnance à cela, à cause de leur grand nombre, & que j'étois incertaine si je l'entreprendrois, ou non; je me mis par inquietude à feuilleter ma Bible pendant quelques momens, & je tombai enfin sur ces Paroles du Sage, qui me frappèrent, en me faisant voir qu'une humble Confession des Péchés étoit absolument nécessaire, pour en obtenir le Pardon. *Celui, dit-il, qui cache ses Transgressions ne prosperera point; mais celui qui les confesse & les délaisse obtiendra miséricorde* [a]. A ces mots, reprenant courage, & voiant qu'il y avoit encore pour moi quelque espérance de Grace, je m'abattis en la Présence de Dieu, dans le dessein de ne lui cacher aucune de mes Fautes, & des les lui confesser sans réserve.

De vous dire, Madame, dans quels mouvemens j'étois alors, il me seroit bien difficile. Je me les rapelle mieux, que je ne puis les exprimer. Ah! que je me trouvai grande Péchereffe! Les Péchés qui auparavant me paroissoient les plus legers, me

a Proverbes XXVIII. v. 13.

devinrent insupportables; sur tout quand je les comparois aux Graces que Dieu m'avoit faites. Quelle Confusion pour moi, quand je pensois à mon Ingratitude; à tant de Tems que j'avois perdu, à tant de Talens que j'avois enfouis, à ma Santé dont j'avois abusé, & enfin quand je réfléchissois que ce Cœur, qui n'avoit été fait que pour aimer Dieu, s'étoit entièrement livré à l'Amour du Monde! Alors je m'écriai avec David: *Mes Péchés surpassent en nombre les Cheveux de ma Tête;* [a] & avec St. Paul: *Miserable que je suis, qui me délivrera de ce Corps de Mort* [b]? Ensuite, jettant les yeux sur les Chatimens de Dieu envers moi, bien loin de les trouver trop rudes, je les trouvois infiniment doux, en comparaison sur tout de ce que j'aurois mérité. Quelle abondance de Larmes ne versai-je point à cette vuë! Mais elles redoublèrent quand je fis réflexion sur la Bonté infinie de Dieu envers moi, de ne m'avoir pas ôté la Vie, dans un tems où j'étois si peu prête à comparoitre devant son Tribunal, & où je ne pouvois m'attendre qu'à de terribles Chatimens dans l'autre Monde. Quelles Actions de grâces ne lui rendois-je point, d'avoir frappé sur moi des Coups si legers, pour me délivrer de ceux la! Je ne saurois dire ce qui dominoit dans mon Cœur; la Douleur ou la Reconnoissance;

a Ps. XL. 13.

b Rom. VII. 24.

mais je fai bien que l'une & l'autre me cau-
soient une Emotion extrême. Enfin, je priaï
Dieu avec toute l'Ardeur possible, qu'il lui
plût de me doner cette *Repentance à Salut*
dont on ne se répent jamais [a]. Après avoir fini
ma Prière, je me trouvai extraordinairement
soulagée, & j'avois une secrete espérance
d'être de plus en plus exaucée.

Cependant mes Péchés & mon Ingrati-
tude, qui se présentoient sans cesse à mes
yeux, me causoient une profonde Tristesse; &
là dessus il me venoit de tems en tems des
Doutes, que Dieu ne voulut pas me rece-
voir en grace. Dans un de ces pénibles
momens, je me souvins de ces consolantes
Paroles: *Venez à moi, vous tous qui êtes tra-*
vaillez & chargés, & je vous soulagerai. [b]
Me voici, m'écriai-je alors, ô Seigneur Jésus,
puis que tu m'appelles à toi. Tu vois que
je suis travaillée & chargée par le Poids de
mes Péchés. Veuille me délivrer d'un si pe-
sant Fardeau, & me laver toute entière dans
le précieux Sang que tu as répandu pour
moi. Tu ne méprises pas un Cœur froissé &
brisé. [c] Reçois le mien que je t'offre en sa-
crifice; & s'il n'est point assez brisé, brise
le toi même par ta Grace, afin qu'il puisse
devenir agréable à tes yeux.

J'aurois peine à vous marquer ici, *Ma-*
dame, tout ce que je ressentois alors. Tout
ce que je puis dire, c'est que cette Prière me

laissa une secrete joie que je n'avois jamais ressentie. Elle fit évanouir toute la *Tristesse selonz le Monde*, & il ne me resta plus que la *Tristesse qui est selon Dieu, dont on ne se repent jamais*, & qui n'est point incompatible avec l'Espérance. Je m'allai coucher sans prendre aucune Nourriture, n'ayant plus de goût que pour ce qui pouvoit nourrir mon Ame. Je l'avois laissé jeuner si longtems, qu'il n'est pas surprenant qu'elle fut afamée. Je passai la nuit la plus douce qui se puisse imaginer. Je dormis peu, à la vérité; mais j'eus un Someil doux & tranquile; & lors que je me reveillai je sentis une secrete Joie, qui me dédomageoit bien d'un si court Someil. J'étois comé une Personne qui auroit été délivrée tout d'un coup d'une Maladie mortelle. J'en témoignai ma Reconoissance au charitable Médecin, Auteur de ma Guerison, & je ne trouvois point de terme assez fort pour l'exprimer. Tantôt, jettant les yeux sur mes Péchés & sur mon Ingratitude, j'en demandois pardon à mon Dieu, avec toute l'Ardeur dont j'étois capable; tantôt j'admirois la Bonté infinie de ce Grand Dieu, qui vouloit bien apeller à lui une chétive Créature, qui l'avoit tant ofensé; enfin je vis venir le Jour, sans m'être ennuiée un seul moment.

Je me levai assés à bone heure; car je brulois de chanter les Loüanges de mon

Dieu, & de pouvoir dire sa Parole. Ce fut aussi à quoi je m'occupai dès que je fus levée. Je chantai avec un goût merveilleux le Pseaume 116. *J'aime mon Dieu* &c. Je fis aussi une Prière, à peu près sur le même sujet, toute pénétrée de Reconoissance pour les Graces que Dieu m'avoit accordées. Mais toutes ses Faveurs ne me faisoient pas oublier mes Péchés, qui ne m'en paroissoient que d'autant plus grands. C'est pourquoi je ne finissois point mes Prières, sans en avoir réitéré à mon Dieu l'humble Confession, & sans avoir répandu beaucoup de Larmes en sa présence. Mais ces Larmes avoient pour moi des Délices, que je ne saurois exprimer, & je n'aurois pas voulu les changer contre toutes mes Joies mondaines d'autres fois. Ma Prière étant finie, je chantai avec le même atterrissement le Pseaume 51. *Misericorde & grace* &c. qui me convenoit si bien, qu'il sembloit avoir été fait pour moi. Après quoi je lûs dans l'Évangile (a) les Paraboles de la Brebis égarée, de la Dragme perdue, & de l'Enfant prodigue, qui furent come un Baume excellent pour guérir mes Plaies que le Péché avoit faites à mon Ame.

Je prenois tant de goût à ces sortes d'exercices, que j'y aurois passé toute la Journée. Mais il falloit les suspendre de

a Luc XV.

tems en tems , pour mettre ordre à des Affaires domestiques , qui étoient indispensables. J'étois souvent obligée de m'entretenir de choses inutiles avec les Personnes de la Maison , à qui je n'osois découvrir mes sentimens , de peur qu'ils ne m'en détournassent. Mais au milieu de toutes ces Conversations , mon Ame faisoit souvent de petites échappées , pour s'élever vers son Dieu , & je sentois une secrète joie de ce qu'il n'y avoit point de Lieu où je ne fusse en sa présence , & où je ne pusse lui demander les Graces dont j'avois besoin. Mais cela ne me suffisoit pas encore : Je m'étois fixée des heures de Dévotion , que je remplissois le plus exactement qu'il m'étoit possible. Le Chant des Pseaumes , la Lecture & la Prière me faisoient passer les heures aussi vite que des momens. Je versois mes soupirs dans le sein de mon Dieu , où je trouvois des consolations infinies. Il me seroit encore difficile de vous exprimer ici , *Madame* , tous les plaisirs que je goutois dans ma nouvelle situation. Si j'avois quelque ennui ou quelques chagrins à essuier , par le peu de comerce que j'étois encore obligée d'avoir avec le Monde , je m'en consolais d'abord , dans l'esperance d'aller bientôt m'entretenir avec mon Père céleste , & de lui exposer mes petites afflictions. Je demeurai dans

ces dispositions pendant cinq ou six jours, le Cœur toujours pénétré de reconnoissance, & en même tems d'une vive Douleur, dans le sentiment de mes Péchés passés.

Je croiois qu'il ne me restoit plus rien à faire ; mais la Lecture d'un Passage de l'Écriture Sainte, me fit apercevoir que le plus important me manquoit encore, pour être entièrement reconciliée avec Dieu : *Voici tu as été guéri ; ne péche plus désormais, de peur que pis ne t'arrive.* (a) Ce Passage fit une vive impression sur moi, & me porta sans tarder d'avantage, à former une ferme resolution de renoncer au Monde & à ses Vanités, pour me consacrer entièrement à Dieu & comencer une nouvelle Vie. C'est ce que j'exécutai sur le champ ; mais ce ne fut pas sans Combats. Satan & ma propre Chair m'en livrèrent de terribles ; tantôt en me disant que la Pieté me rendroit triste & mélancolique ; mais j'avois expérimenté qu'elle seule procure une solide joie ; tantôt en me représentant la douceur des Plaisirs du Monde, que je voulois quitter ; mais je venois d'en reconnoître la vanité & le vuide ; tantôt en me faisant craindre le mépris & la raillerie des Hommes ; mais j'entendois mon Sauveur qui me disoit : *Vous serés Bienheureux quand les Hommes se moqueront de vous, & vous diront des Outrages à cause de mon Nom* (b) : Vous

a Jean V. 14.

b Math. V. 11.

après des Angoisses au Monde ; mais aïés bon courage ; j'ai vaincu le Monde. (a) C'est ainsi que mon Dieu me soutint dans tous mes Combats , & me fit enfin remporter la Victoire. Alors je me jettai humblement à ses pieds & le suppliai ardemment de vouloir établir son Trône dans mon Cœur , & d'en fermer tellement l'entrée au Monde , que jamais il ne pût y rentrer.

Je vous laisse à vous représenter , *Madame* , quelle étoit ma Joïe , ma Reconnoissance , & mon Amour pour Dieu dans cet heureux état. Je finis cet Exercice par le chant du Pseaume 40. *Après avoir constamment attendu &c. & par la Lecture du Ch. VIII. de l'Épître aux Romains : Ainsi donc il n'y a maintenant nulle condamnation pour ceux qui sont en Jesus Christ , qui ne marchent point selon la Chair , mais selon l'Esprit. J'en sortis si fortifié , qu'il me sembloit que quand la Terre & l'Enfer se seroient ligüés contre moi , je n'en aurois point eu de peur ; & je disois avec David : (b) L'Éternel est ma Lumière , & la Force de ma Vie : de qui aurois je fraieur ?* Les Plaisirs du Monde me devinrent si fades , que je n'y trouvois plus que de l'ennui ; & je puis dire que depuis je les ai touÿours trouvés tels.

Il y a trois Ans , *Ma chère Dame* , que Dieu me fit cette faveur singulière & dont

a Jean XVI. 33.

b Pseaum. XXVII. 1.

je dois lui rendre d'éternelles Actions de graces. Depuis cet heureux tems , j'ai passé la Vie la plus douce. Il est vrai qu'elle n'a pas été exemte d'Afflictions ; mais je fais que c'est le partage des Enfans de Dieu dans cette Vie ; ainsi , bien loin de m'en affliger , je m'en réjouis , les regardant come une marque de son Amour. Je puis dire même , que quand les Maux ont redoublé , les Consolations ont abondé par dessus , & j'ai éprouvé toujourns , que *toutes choses aident ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu.* (a) C'est ce qui fait que je suis dans une tranquillité parfaite , pour toutes les choses de cette Vie , étant très assurée que mon Dieu m'enverra toujourns tout ce qui me sera nécessaire. Je travaille de mon côté ; mais j'en remets tout le succès à Dieu. Je lui abandonne entièrement mes Biens , ma Santé , ma Vie ; sachant que s'il trouve à propos de me les ôter , ce sera pour me donner des Biens infiniment plus excellens & plus durables.

Voilà quel est le Calme que la Pieté peut produire , sans parler de tous les autres Plaisirs qu'elle nous procure. Aimer Dieu ; savoir qu'il nous aime ; s'entretenir avec lui come avec un Ami intime , sont des Plaisirs qu'on ne peut conoitre qu'en les goûtant réellement. Faites en l'expérience , ma chère Dame , & vous verrez que ceux du Monde ne sont rien en

somparaison. Il est vrai que pour en venir là, il faut començer par la Tristesse; mais que cela ne vous décourage point; ce sera une Tristesse selon Dieu, qui produira une Répentance à salut, dont vous ne vous repentirez jamais, & qui fera enfin place à la Joie. Quand une-fois vous serez entrée dans cette heureuse route, vous ne voudriez pas, pour tous les Biens du Monde, regarder en arrière. Vous serez si satisfaite d'avoir acheté cette Perle de grand prix, qu'il n'y a point de Trésors qui pussent vous tenter de vous en défaire. Croiez en, ma chère Dame, l'Expérience que j'en ai faite; croiez en St. Paul, qui vous assure que *la Piété est un grand Gain.* (a) Oui, quand je serois dans un Lit d'infirmité, açalée de Douleurs mortelles; dans la Pauvreté & dans la Misère, pourvu que Dieu me fit ressentir les Consolations de son Esprit, je ne voudrois pas changer mon sort contre celui du plus grand Roi.

J'espère, *Madame*, que vous ne me ferez pas mauvais gré de vous avoir appris les Remèdes dont je me suis servie dans mes Affictions, ou plutôt que Dieu m'a donné par un pur effet de sa Bonté. J'espère qu'il vous les acordera aussi, & je le lui demande de tout mon Cœur. Je le prie, il est vrai, qu'il lui plaise de rétablir vos Affaires dans leur premier état, & de vous acorder toutes sortes de Prospérités tem-

poelles. Mais come ce sont des Biens passagers, & qui pourroient même vous nuire, je ne les demande à Dieu qu'autant qu'il le trouvera à propos pour vôtre propre Bien. Mais pour ce qui est des Biens spirituels, je les lui demande sans reserve. Je prie ce Grand Dieu, qu'il vous console de la perte des Biens du Monde, par une mesure abondante de sa Grace; qu'il vous assure que vos Péchés vous sont pardonnés, & qu'il remplisse vôtre Cœur de cette *Paix qui surpasse tout entendement*. Je le prie de toute mon Ame, qu'il vous aide à combattre tous les Ennemis de vôtre Salut, & qu'il vous fasse marcher avec courage dans le Chemin qui conduit à la Vie. Quand vous y serez bien affermie, vous vous écrierez avec David: *Il m'est bon d'avoir été affligée, afin que j'apprenne tes Statuts. Quand j'étois dans la Prospérité, j'allois à travers champ; mais maintenant j'observe ta Parole.* [a] Vous bénirez Dieu mille fois de ne vous avoir pas laissée sans châtiment, & vous regarderez vos Malheurs come une légère Affliction, ou plutôt come le plus grand Bien qui pût vous arriver.

Mais, ma chère Dame, ce sera sur tout à l'heure où il plaira à Dieu de vous retirer de ce Monde, que vous en ressentirez les plus heureux éfets. Les Chaînes, qui vous

16 JOURNAL HELVETIQUE

atachoient ici bas, étant rompües, vous n'aürés plus rien qui vous y retienne. D'ailleurs, come vous aürés *choisi la bone part*, & que vous aürés *amassé des Trésors dans le Ciel*, vôtre Cœur s'y envolera gaiement; & quand même vous laisseriés beaucoup de Biens en ce Monde, vous en seriés si détachée, que vous les quitteriés sans peine, pour aller jouir des Biens éternels, qui ne vous seront jamais ravis dans cet heureux Séjour, où Dieu essuiera toute Larme de vos Yeux, & où vous ferés abreuvée au Fleuve de ses Délices. Ce sont les Vœux ardents que je forme pour vous, *Ma très chère Dame*, ne conoissant rien qui pût vous être plus avantageux. Jugés par là du sincère attachement avec lequel je suis,

MADAME

*Votre très-humble & très
obéissante Servante.*



ESSAI SUR LA DELICATESSE

MESSIEURS.

IL manqueroit quelque chose aux Réflexions sur le Goût que vous venés de faire imprimer dans vôtre Journal *, si vous ne doniés rien sur ce qu'on nomme Delicatesse de Pensée & de Stile. Il semble que l'un soit une suite de l'autre, puis qu'il n'y a que des Persones de Goût qui puissent sentir ce qui est délicat & qui sachent s'exprimer avec quelque délicatesse. Mr. *Roussseau* apeloit l'Esprit, *Raison assaisonnée*. On peut aussi regarder la Delicatesse, come ce qu'il y a de plus fin & de plus exquis dans l'Assaisonnement de la Raison; & come le Bon Goût ne sauroit se trouver là où manque la netteté & la justesse, la Delicatesse aussi ne peut se rencontrer dans des Pensées basses ou communes. Elle n'est pas moins éloignée de l'en-

B

fière & de l'affectation. Si elle permet quelque Ornement, c'est celui qui est avoué par la Raison & qui est amené par les Graces. Rien n'est peut être plus contraire à la Délicatesse que l'uniformité : La plus magnifique Décoration perd de son prix, si elle est toujours la même : Pour plaire il faut varier les Objets : Après un Parterre émaillé de Fleurs, & des Plaines couvertes de Verdure & d'Arbres fruitiers, l'Oeil aime à considérer de vastes Forêts & de hautes Montagnes : En un mot, sans cette agréable variété, tout languit ; l'attention se lasse ; les sens s'émoussent & l'Âme tombe dans une sorte de sommeil.

Ce que nous venons de dire sur la Délicatesse, n'empêche pas que nous ne sentions qu'il est assés difficile d'en donner une Idée nette & précise : La Matière est si fine & si déliée qu'elle échape souvent quand on croit la saisir : Où l'on se perd dans une Métaphisique subtile ; où l'on ne dit que des choses vagues & triviales. Nous tâcherions d'éviter ces deux défauts & de rendre nôtre Opinion sensible par des Citations & par des Exemples. Come c'est l'Amour qui a dicté les Pensées les plus délicates & que c'est lui qui en fait assés souvent le sujet, j'espère qu'on voudra bien me pardonner si je cite quelquefois des Vers tendres. On

peut en louer le tour & l'expression sans en approuver l'idée, ou le sentiment. Les Ecrivains les plus sages ont joui de ce droit, & je me flate qu'on ne m'en défendra pas l'usage.

Nous distinguerons d'abord le *Délicat*, du Sublime, du Fin, du Fleuri, du Gracieux & du Naif.

Quoi que nous ne niions pas qu'il ne puisse se trouver de la délicatesse dans des Pensées qui ont de la force & de la dignité, nous croions, néanmoins, que ces deux choses se rencontrent rarement ensemble: Un Ecrivain qui se distingue par l'élevation de son Génie, & qui soutient la grandeur & la majesté de ses Pensées, par la noblesse & l'énergie de ses expressions, dédaigne ordinairement cette finesse de traits, ces légères nuances, cette mignardise de Pinceau, qui caractérisent un Esprit fin & délicat.

C'est peut-être par cette raison que Mr. de TOURREIL trouvoit les Ouvrages de Mr. de FONTENELLE fades & insipides: Nourri de la lecture de DEMOSTHÈNES, acoutumé à manier les foudres dont cet ancien Orateur avoit terrassé PHILIPPE, Roi de *Macedoine*, il faisoit trop peu de cas d'un Auteur, qui est come le Favori des Graces, & qui n'est pas moins propre à manier avec justesse le Compas de la Géométrie.

qu'à badiner légèrement avec les traits de l'Amour. On pourroit lui apliquer mieux qu'à HOMERE ces, deux Vers de Despreaux.

On disoit que pour plaire, instruit par la Nature,
Sa main ait à Venus dérobé sa Ceinture.

Si l'on doit distinguer une Pensée délicate d'une Pensée sublime, on ne doit pas non plus la confondre avec une Pensée fine ou fleurie.

Il y a de la finesse par exemple dans cette Pensée de Mr. DE LA ROCHEFOUCAULT, *La Vertu n'iroit pas loin, si la Vanité ne lui tenoit compagnie.* Il y en a aussi dans ce Vers de Boileau, en parlant de la rapidité des Conquêtes de LOUIS XIV.

Croit que l'on fait des Vers come l'on prend des villes.

Cet Eloge du Roi, qui paroît arraché au Poëte, come malgré lui, a quelque chose de plus flatteur qu'un Eloge direct & fait à dessein. Il n'y a pas moins de finesse dans le Placet qu'un Gentil-Homme, à qui on vouloit ôter une petite Isle; fit présenter à ce même Roi, & qui finit ainsi.

Qu'est-ce en'effet pour Toi, Grand Monarque des Gaules,
Qu'un Tas de Sable & de Gravier?
Que faire de mon Isle, il n'y croit que des Saules,
Et tu n'aimes que le Laurier?

UNE Pensée *fine*, quelque naturelle qu'elle paroisse d'abord, a cependant un tour particulier, qui nous engage à réfléchir & à faire quelque effort pour développer le Mystère qu'elle renferme : C'est une sorte d'Enigme dont on se plaît à trouver la Clef. Le *Fleur* a quelque chose de plus aisé & de plus clair ; En voici un exemple, *Cette belle Eau aime tellement ce País, qu'elle se divise en mille Branches, & fait une infinité d'Isles & de tours, afin de s'y amuser d'avantage* ; Qui croiroit que cette citation soit de *Balzac*, dont le Stile étoit ordinairement si ampoulé. *Mr. de la Motte*. a mis en vers la même Pensée,

Charmé d'une Rive fleurie,
Ce Ruisseau^h cherche à s'arrêter ;
Et fait cent tours dans la Prairie,
Qu'il semble craindre de quitter.

Un Bel Esprit disoit à une Dame, qui avoit pris le nom de *Flore*, qu'elle ne se contentoit pas de régner sur les Roses & sur les Violettes, qu'elle *vouloit encore régner sur les Esprits & sur les Cœurs*.

Votre présence, Divine OLINDE, embélie toutes choses, dit *Mr. PATRU* ; il semble que les Lieux où vous êtes tirent un nouvel éclat de vos beaux yeux, & que l'Astre qui peint les Arbres & les Prairies ait besoin de leur secours, pour perfectionner ses Ouvrages.

22 JOURNAL HELVÉTIQUE

Come le Stile fleuri consiste dans des figures & des images presque toutes tirées de la Campagne, il n'est pas surprenant que les Poètes, qui se plaisent si fort à peindre des Objets agréables, en fassent usage. Il n'y a qu'à lire leurs Ouvrages, pour y trouver des Descriptions champêtres, où ils étalent tout ce que la Nature a de plus riant; En voici un exemple;

Que j'aime à voir, de ces Ruissaux,
Couler les Ondes fugitives;
Et les Fleurs qui sont sur leurs Rives
Se multiplier dans les Eaux.

Le Stile fleuri n'admet rien d'outré ni de facheux; il ne doit rien avoir d'affecté ni de précieux; il tire toutes ses Richesses de la Nature, & n'emploie l'Art que pour en mieux peindre les beautés.

La Nature sur chaque Image
Doit guider les traits du Pinceau;
Tout doit y peindre un Passage,
Des Jeux, des Fêtes, un Berceau:
L'œil est choqué s'il voit reluire
Les Palais, l'Or & le Porphyre,
Où l'on ne doit voir qu'un Hamlet.

Une Jeune Bergère est mieux parée avec des Fleurs naturelles, qu'une Actrice d'Opera avec des Perles & des Rubis. Nous n'avons pas de meilleur Modèle pour le Stile fleuri que le *Télémaque* de Mr. de FENELON; Tout

y brille d'Images & de Descriptions; mais les Fleurs dont il orne son Ouvrage sont d'autant plus belles que c'est la Raïson elle même qui en a fait le choix, & qu'elle ne les a cueillies que pour embélier la Vérité. La Peinture que fait M^{me}. DESHOULIERES de la Fontaine de *Vaucluse*, est un Tableau achevé dans le genre *Fleuri*: Il seroit difficile de n'en être pas frappé.

Peut-être croîés vous que toujours insensible,
 J'irai décrire dans mes Vers,
 Entre de hauts Rochers, dont l'aspect est terrible,
 Des Près toujours fleuris, des Arbres toujours verts,
 Une Source orgueilleuse & pure,
 Qui partageant son cours en cent Canaux divers,
 D'une Mouffe verte couverts,
 Serpente, bouillonne, murmure;
 Des Agneaux bondissans sur la tendre Verdure,
 Et de leurs Conducteurs les rustiques Concerts.

Ce mélange du *Terrible*, du *Gracieux* & du *Fleuri*, a quelque chose qui plait à l'Esprit autant qu'aux yeux. On aime à rapprocher des Objets qui paroissent fort éloignés. C'est ainsi que dans une comparaison on trouve du Plaisir à voir le rapoit de deux objets qui sembloient n'avoir aucune relation: Un Poète dit, en parlant de la Beauté;

Que come' elle a l'éclat du Verre
 Elle en a la fragilité.

24 JOURNAL ' HELVETIQUE

Un autre Poète dit à une Dame sur le même sujet.

Vous avez beau charmer, vous anrés le destin
De ces Fleurs si fraîches, si belles,
Dont le brillant éclat ne dure qu'un matin,
Come elles vous plaisés, vous passerés come elles.

Quoi qu'il y ait quelque ressemblance entre le *gracieux* & le *fleuri*, on ne doit pas les confondre: Le premier a quelque chose de plus léger & de plus riant; il doit beaucoup moins à l'Art: On trouve un exemple du *gracieux* dans ces Vers du fameux *Quinault*, qu'il fit lors qu'il voulut cesser de travailler pour le Théâtre.

J'ai chanté jusqu'ici les Jeux & les Amours,
Sur un ton plus sublime, il faut me faire entendre:
Je vous dis Adieu, Muse tendre,
Je vous dis Adieu pour toujours,

Voici encore une Peinture qui a quelque chose de bien gracieux :

Sous ce Berceau qu'Amour exprès,
Fit pour toucher quelque Inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais
Assis près de cette Fontaine,
Le Cœur percé de mille traits
D'une main qu'il portoit à peine
Grava ces Vers sur un Ciprés:
Helas! que l'on seroit heureux,
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si toujours aimé de Silvie,
L'on pouvoit toujours amoureux
Avec elle passer sa vie!

Ici la *naïveté* se trouve jointe avec le *gracieux*, & lui donne un nouveau prix. Je n'entens pas par *naïveté* ces idées basses & puériles qui surprennent quelquefois par les termes plats & ridicules dont elles sont exprimées. J'entens par *naïveté*, cette ingénuité qui exclut l'apparence même de l'art, & qui caractérise la candeur & la franchise. On en trouve un Modèle dans les Fables de Mr. DE LA FONTAINE, & dans plusieurs petites Pièces de Mr. le Chevalier DE CAILLI. Quoi par exemple de plus naïf que ces Vers qu'il adressoit à Mr. COLBERT?

Quand je vous donne ou Vers ou Prose,
Grand Ministre, je le fais bien;
Je ne vous donne pas grand chose,
Mais je ne vous demande rien.

Et ceux ci d'un autre Auteur,

Colas est mort de Maladie;
Tu veux que j'en pleure le sort;
Hélas! Que veux tu que j'en die?
Colas vivoit, Colas est mort.

Le *Naïf* semble avoir quelque rapport avec le *Délicat*; mais il a bien moins de tour & de finesse; il tire tout son prix de la Nature; c'est une Cabane rustique où tout, à la vérité, est propre & bien ordonné; mais qui n'est parée que par sa situa-

tion : On la gâteroit si on vouloit y joindre des Lambris dorés & des Colonnes de Marbre. Chaque genre d'écrire a une beauté qui lui est propre & un point de perfection qui est relatif à ce qui en fait le caractère distinctif : Ainsi les Harangues de *Demosthenes*, les Oraisons funèbres de *Mrs. Bossuet* & *Fléchier*, ont de l'énergie, de la force & de la grandeur ; le naïf & le délicat en sont exclus, & ce seroit manquer de goût, que de les placer dans des Pièces où tout doit être grave, noble, plein de pathétique & de dignité. On ne dira jamais d'*Alexandre* & de *Turenne*, que ce fussent de jolis Hommes ; come on les considère uniquement par les qualités de leurs Ames & par leurs belles Actions, on les appelle de grands Hommes, des Hommes Illustres. On ne dira pas aussi que ces Vers de *Racine*, que *Boileau* cite come un modèle du sublime soient délicats ou naïfs,

Celui qui met un frein à la fureur des Flots
 Peut aussi des Méchans arrêter les Complots ;
 Soumis avec respect à sa volonté sainte ;
 Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre
 crainte.

Une Ame élevée par de grands Objets,
 ne s'abaisse pas jusques aux petits ; elle
 méprise les détails & ne croit pas avoir
 rempli son but, si elle nous laisse assés

tranquiles pour examiner ; elle ne demande pas nôtre Suffrage , elle nous entraîne & nous le ravit.

Ce que nous venons de dire montre assez , qu'il est plus aisé d'indiquer ce que la Dêlicateffe n'est pas , que d'exprimer ce qu'elle est : On pourroit dire avec le Pêre BOUHOURS , *Qu'une Pensée délicate est la plus fine production & come la fleur de l'Esprit , & que de même qu'un Ragout ne sauroit être nommé délicat , lorsqu'il est trop épice , un Ecrit qui est trop chargé de Figures manque par là même de délicatesse.* Mais tout cela n'explique rien. Ce qu'il ajoute n'est guère plus clair : Il compare la Dêlicateffe d'une Pensée à un *Insecte* bien formé & qui est d'autant plus digne d'admiration , qu'il tombe moins sous la vûe. Mais outre qu'il y a une sorte de bassesse dans cette comparaison , je ne vois pas le rapport qu'il peut y avoir entre un *Insecte* & ce que nous apelons Dêlicat. J'aimerois beaucoup mieux comparer la Dêlicateffe à un Diamant , qui est d'un grand prix , quelque petit qu'il soit , lorsqu'il est sans tâches & qu'il est bien enchassé.

Le P. *Bouhours* dit encore , *Que la Dêlicateffe a cela de propre qu'elle est renfermée en peu de paroles ;* mais en trouvera t'on dans ce que dit LOUIS XIV. en s'adressant au

Prince de Marillac; *Je me réjouis come vôtre Ami du présent que je vous fais come vôtre Roi.* On ne sauroit s'exprimer d'une manière plus ferrée, ni avec plus de justesse. Il y a encore bien de la précision & de l'énergie dans ce Vers

Le Muet parle au Sourd étonné de l'entendre.

Jamais Personne cependant n'a regardé ce Vers come délicat: C'est que la Délicatesse ne consiste pas seulement à ne dire que ce qu'il faut, & à ne le dire même que de la manière la plus claire & la plus convenable; elle consiste encore à flater l'Oreille & l'imagination par un tour heureux & par un sens agréable, mais détourné ou suspendu, & qui laisse à deviner plus qu'on ne dit: Ainsi il y a certainement de la Délicatesse dans ces Vers de l'Abé *Règnier Desmarais*, en parlant de Venus.

Sur la Mer il la représente,
Toute aussi belle, aussi charmante
Qu'eile est là haut parmi les Dieux,
Sans que de sa Beauté celeste
Il cache aux regards curieux
Que ce qu'un usage modeste
Dérobe finement aux yeux:

Il y a encore beaucoup de Délicatesse dans une Ode anacréontique de Mr. de la Motte, qui a pour titre, *Les souhaits*, & qui finit par ces deux Strophes.

Que ne suis-je cette Onde claire,
 Qui contre la chaleur du Jour,
 Dans son sein reçoit ma Bergere,
 Qu'elle croit la Mère d'Amour!

Dieux! Si j'étois cette Fontaine
 Que bien-tôt mes Flots enflamés.
 Pardonés. . . Je voudrois Climène,
 Être tout ce que vous aimés.

Come l'Amour est une Source de Sentimens, il est aussi une source de Délicatesse. Un Amant disoit en parlant de sa Maitresse, *Ses yeux m'apprenoient qu'elle étoit tendre, autant que les miens lui apprenoient qu'elle étoit belle.*

Il arrive quelquefois que la Délicatesse est seulement dans l'expression, come ici. *L'Air qu'elle souffle est plus pur que celui qu'elle respire,* dit Mr. de Bussi, en parlant de Madame de Sévigné. *Cette Fille,* dit quelqu'un, *danse si légèrement que le Zéphir même ne peut lui dérober un baiser, que lors qu'elle cesse de danser.* Quelquefois aussi la Délicatesse se trouve également & dans la pensée & dans l'expression, come dans ces Vers de Mr. PAVILLON,

Je ne suis plus, quoique tu fasses,
 Tel que je fus dans mes beaux Jours,
 Quand à la suite des Amours,
 Je badinois avec les Graces.
 C'est alors que j'aurois chanté,
 Tous les Charms de ta Beauté,

30 JOURNAL HELVÉTIQUE

Sur un ton si doux & si tendre,
 Que ton Cœur à mes chants se laissant émouvoir,
 Auroit presque autant pris de plaisir à m'entendre,
 Que mes yeux en ont à te voir-

Il y a aussi de la Délicatesse dans cette expression. On acusoit Mr. PASCAL d'avoir considéré avec trop de plaisir une belle Fille, *Je l'ai vue*, dit-il, *mais je ne l'ai pas regardée.*

Il y a des Persones qui savent exprimer leurs sentimens avec beaucoup de Délicatesse, sans le secours du Langage. La Reine ELIZABETH avoit pressé un jeune Seigneur Espagnol, de lui apprendre quelle étoit celle qu'il aimoit : Il s'en défendit quelque-tems; mais ne pouvant plus reculer, il promit à la Reine de lui faire voir le Portrait de sa Maitresse. Le Lendemain il lui envoya une Boîte qu'elle ouvrit avec précipitation, & dans laquelle elle trouva un petit Miroir, où elle se vit elle même : Elle conut aisément par là, qu'elle étoit l'Original du Portrait qu'on lui avoit promis.

Il y a encore quelque chose de Délicat & de fort ingénieux dans l'invention d'un Tableau, qui représente les Conquêtes du Grand CONDE'. Come ce Prince avoit porté les Armes contre le Roi, il ne convenoit pas de montrer à découvert ce qu'il avoit fait alors : Le Duc de BOURBON, son Fils, trouva le secret d'accorder la Politique avec ce

qu'il devoit à la Mémoire de son Père: Il fit peindre une Renommée, qui, d'une main, tenoit un Livre, où étoit marqué, sur chaque feuillet, ce que le Prince de Condé avoit fait de plus important; de l'autre, elle paroiffoit arracher de ce Livre, toutes les Victoires qu'il avoit remportées étant au Service des Ennemis de la France.

La Délicateffe est quelque chose de si subtil & de si délié, qu'elle dépend souvent du geste & de l'inflexion de la Voix, c'est ce qui fait que la Conversation entre les Gens d'Esprit a bien des charmes: Le ton, les yeux, l'air du Visage peuvent ajouter au Discours des idées accessoires, si fines & si délicates, qu'elles échapent lorsqu'on veut les écrire. *Mais il faut prendre garde, que ces idées accessoires, ne détournent pas trop de l'objet principal qu'on ne doit jamais perdre de vue: Quelquefois aussi les yeux expriment tout le contraire de ce que dit la bouche:*

En même tems que sa bouche
Me disoit, je ne veux pas;
Ses yeux me disoient tout bas,
Je ne suis pas si farouche.

Les Dames ont cet avantage sur les Hommes, d'exprimer d'un seul trait un sentiment, qui perdrait toute sa force s'il étoit rendu d'une manière plus étendue. C'est chés elles

où l'on trouve principalement cette Déléicateffe dont nous avons parlé: L'envie de leur plaire la fait naître; le Cœur se plaît à un Langage si propre à exprimer des souhaits qu'il n'ose produire, mais qu'il est bien aise de laisser deviner: Il concilie ainsi la bienfiance avec les désirs les plus vifs & les plus secrets.

La Déléicateffe a cela d'heureux, qu'elle ne découvre les Objets qu'à moitié; elle est come une Gase légère qui ne sert qu'à exciter la curiosité des Spectateurs, & qui orne même ce qu'elle semble cacher. Mais elle ne se borne pas à un usage si frivole: Elle entre dans ce qu'il y a de plus grave & de plus important; elle doit diriger nos Pensées & nos Actions; c'est elle qui rend la Conversation agréable & polie; elle y répand un sel qui n'a rien d'aigre ni d'amer; elle est le langage le plus tendre & le plus expressif du sentiment: On aime à être en comerce avec une Personne dont le Cœur est aussi bon que l'Esprit, & qui fait assaisonner l'Instruction de ce qui est le plus propre à en adoucir la sévérité. La Déléicateffe est come le sceau d'une bonne Education; c'est-elle qui ôte à la Censure son fiel & son amertume, pour nous en laisser recueillir tout le fruit: C'est elle qui rend

la Critique sage & modérée sans lui rien faire perdre de sa force & de son utilité: elle ménage l'amour propre même en l'éclairant sur ses propres fautes; elle sait que come on peut aller au même but par différentes routes, on peut voir aussi les mêmes objets par différens côtés; elle se concilie l'attention & nous prépare à une docilité salutaire. C'est ainsi que la Délicatesse nous ouvre la carrière des Sciences & de la Vérité; elle nous inspire un suport mutuel, & procure par là l'union & la paix. On peut donc assurer qu'elle contribue beaucoup au bonheur des Homes, & à ce qui fait l'ornement & la beauté du Monde moral.

Un Cœur grossier & corrompu ne peut ni penser ni s'exprimer avec quelque Délicatesse: Il y a nécessairement de l'harmonie entre nos sentimens & nos mœurs: La Délicatesse des expressions doit être la peinture de celle des idées qui en est le fond. L'Homme d'Esprit ou l'Homme d'un goût délicat ne devroit jamais être séparé de l'Honête Homme: Alors, il observera les Bienfaisances & remplira tous ses devoirs par inclination & par habitude; les Vertus rendront ses connoissances & plus utiles & plus précieuses. On pourra dire véritablement de l'Homme de Lettres ce que l'on disoit d'une Personne qui joignoit beaucoup de simplicité & de

Modeste, à un Goût exquis & à un Genie supérieur : On étoit, si charmé de la bonté de son Cœur, qu'on ne s'apercevoit presque pas de la Délicatesse de son Esprit & de l'étendue de ses lumières.



TROISIÈME LETTRE.

A MONSIEUR BOURGUET,
sur la BIBLIOTHÈQUE de Genève.

MONSIEUR

JE n'e pus pas, dans ma dernière Lettre, vous rendre raison, come je me l'étois proposé, de cette double Edition des *Offices de Cicéron*, faite à Maïence en 1465. & 1466. dont on nous a fait présent depuis peu. J'y reviens donc aujourd'hui. Vous conoissés mieux que persone le prix de ces anciennes Éditions. Notre Bibliothèque publique en étoit déjà assés bien fournie. Mais nous n'avions rien qui nous rapprochat autant de la naissance de l'Imprimerie, que ce *Cicéron*. Les richesses de ce genre dont nous nous trouvons en possession depuis fort longtems, nous sont venues la plupart de *François Bonniard*,

Prieur de St. Victor, Abaie de l'Ordre de Cluni, qui étoit autrefois à *Geneve*. Cet Abé, qui étoit fort éclairé, embrassa la Réformation, & laissa en mourant tous ses Livres à notre Bibliothèque publique. On les a tous rassemblés dans une Armoire, où l'on peut se faire une idée juste des progrès de l'Imprimerie, depuis qu'elle fut découverte, jusqu'à l'An 1500. Mais quelque curieux que fut *Bonnivard*, quelque attentif qu'il fut à se procurer ce que l'on donnoit de son tems au Public, il n'avoit rien d'imprimé à *Maïence*. Le Livre le plus ancien dont nous avons hérité de lui, est *La Cité de Dieu de St. Augustin*, imprimé à *Rome* en 1468. Rien ne pouvoit donc venir plus à propos, pour être à la tête de cette Collection d'Editions anciennes, que ces deux Exemplaires des *Offices de Ciceron*.

Vous savés, *Monsieur*, qu'ils sont de deux Années consécutives. Il y a lieu d'être surpris que dans un tems que les Livres étoient encore fort rares & extrêmement chers, on ait imprimé deux fois le même Ouvrage si près l'un de l'autre. Aussi presque tous ceux qui ont fait l'Histoire de l'Imprimerie, frappés de cette difficulté, ont infinué que ces deux prétendues Editions n'en faisoient qu'une dans le fond, & que par une supercherie de Libraire, on en avoit seulement rafraichi la

date. M. *Marchand* l'a dit, d'un ton affirmatif, dans son *Histoire de l'Imprimerie*. Mais un de nos Bibliothécaires qui les avoit comparées avec soin, envoia un Mémoire là dessus aux Auteurs de la *Bibliothèque Raisonnée*, où il démontre le contraire (a). M. *Marchand* lui a répondu qu'il se rendoit à la force de ses preuves, & lui avoué en même tems qu'il n'avoit pas eu occasion de collationner les deux Exemplaires. Effectivement il est très rare de voir ces deux Editions l'une auprès de l'autre. Elles acquièrent un nouveau prix ainsi rapprochées, & c'est ce qui réhausse considérablement le Présent qu'on nous a fait.

On a regardé pendant quelque tems, ces *Offices de Cicéron* come la première Production des Inventeurs de l'Imprimerie. *Ramus* l'a dit positivement (b). *Paquier* a avancé la même chose dans le Chapitre de ses *Recherches* où il traite de l'Origine de l'Imprimerie (c). Il avoit dans sa Bibliothèque ces *Offices de Cicéron* imprimés à *Maïence* sur du Velin, & c'est précisément l'un des deux Exemplaires dont on vient d'enrichir la nôtre, car on y voit son nom écrit de sa main. Il ne tiendroit pas au Savant Mr. ENGEL, Bibliothécaire de BERNE,

a Bibliot. Raisonnée, Tom. XXV. p. 279.

b In Provenio Mathemat. Lib. II.

c Recherch. de la France Liv. IX. Ch. 29. p. 856.

de réhabiliter le sentiment de ces deux Auteurs. Il a beaucoup de penchant à croire que ces *Offices* de 1465. est le premier Livre qui ait été imprimé avec la date. Les autres dates qui ont précédé lui paroissent suspectes. Vous avés pû voir ses raisons dans le *Journal Helvétique* du Mois de Septembre 1741 pag. 871. Sa principale preuve est tirée de ce que dans le *Pseautier* de 1457. *Faust* & *Scheffer* sont mis côte à côte l'un de l'autre, & come deux Associés, au lieu que dans les *Offices de Cicéron*, *Scheffer* semble devenir subalterne. On lit à la fin, *Per manum Petri Pueri mei*. *Puer* signifie ordinairement un Garçon qui est au service de quelcun. Dans la Bible Latine de 1462. *Scheffer* a le titre honorable de *Clerc du Diocèse*, & trois Ans après il ne fera plus que *Pierre Garçon de Faust*. Si ces dates sont vraies, il se fera en quelque manière dégradé en travaillant, au lieu qu'il auroit dû s'élever par son industrie. Les Journalistes de *Paris* fournissent une Réponse à cette Objection. Ils remarquent que dans la bone Latinité, *Puer* signifie bien un Garçon qui est au service de quelcun, mais que dans le XV. Siècle, on l'emploïoit quelque fois pour marquer un Gendre, que *Faust* apellant *Scheffer*, *Puer meus*, vouloit désigner par là qu'il lui avoit doné sa Fille en Mariage, circonstance qui

se trouve rapportée par quelques Historiens.* Cela paroît satisfaisant. J'avoüe cependant qu'ayant cherché dans la nouvelle Edition du *Glossaire Latin* de du Cange, s'il y auroit quelque exemple de *Puer* pris pour un Gendre, je n'en ai pu trouver aucun. Mais il se prend fréquemment pour le Fils de quelcun, ce qui en approche beaucoup. Après tout les preuves de convenance qu'emploie Mr. Engel, quelques plausibles qu'elles paroissent, ne sauroient tenir contre des preuves de fait. Mais on doit rendre la justice à ce Savant, qu'il n'a proposé ses doutes qu'avec beaucoup de réserve & de modestie.

Vous connoissant, *Monsieur*, come un Expert qui peut nous doner d'excellens avis, je vais continuer à vous entretenir de quelques autres raretés de nôtre Bibliothèque. En voici une que nous possédons depuis longtems, & qui peut cependant être regardée come une acquisition nouvelle. Vous aurés tout à l'heure l'explication de cette espèce d'Enigme. Il s'agit de quelques *Dialogues sur la Trinité*, attribués à ST. ATHANASE. Le Manuscrit est ancien; mais ce qui en fait le principal mérite, c'est que c'est l'Original sur quoi ces Dialogues ont été imprimés la première fois. C'est LE

* Journal des Savans de Paris, Fevrier 1741. Edition de Paris.

BEZE qui les donna au Public en 1570. Ils furent imprimés par *Henri Etienne* avec la Version Latine. Un Grec aiant apporté autrefois ce Manuscrit à *Geneve* le vendit au Magistrat, qui le prêta ensuite à de BEZE pour le publier. L'Editeur dit dans la Préface que ce fut une Providence particulière, plutôt que le hazard, qui conduisit à *Geneve* ce Voïageur Grec, possesseur du Manuscrit. *Hoc Dialogorum Exemplar, dit-il, in vetustissimis Membranis descriptum, divinitus potius quam casu, à Graculo quodam, hac transeunte redemptum.*

Ce n'est pas à vous qu'il faut faire remarquer qu'en général on fait beaucoup de cas des Manuscrits de *St. Athanase*. Il y a quelques Années que le Pere de *Montfaucon* dressa un Mémoire pour servir d'instruction à ceux qui iroient chercher des Manuscrits dans le Levant. Il vouloit aller lui même au Mont *Athos* dans la Grèce, acompagné de quelques autres Savans Grecs de *St. Germain des Près*, pour faire des recherches de ces Trésors Littéraires. Ce Voïage n'aïant pû avoir lieu, il se réduisit à envoyer un Mémoire instructif à Mr. de *Châteauneuf*, Ambassadeur de France à la Porte. On l'a trouvé dans les Papiers de son Secrétaire, qui furent renvoïés à Paris il n'y a pas longtems. Dans ce

Mémoire, qu'on vient de doner au Public, le P. de *Montfaucon* met les Ouvrages de *St. Athanase* au rang des Manuscrits les plus rares. J'ai lû dans les *Mémoires de Trevoux*, qu'un Ancien estimoit tant tout ce qui venoit de ce Père, qu'il disoit un jour à un Abé qu'au défaut de Papier, il devoit transcrire les *Oeuvres de St. Athanase* sur ses Habits. * Pour rendre ce Conseil praticable, il me semble qu'il faudroit suposer que celui à qui on le donoit étoit habillé de Satin blanc, ou même de Papier, come l'on dit que le font plusieurs Japonois.

Vous voies bien, *Monfieur*, que cette petite Digression tend à faire valoir nôtre Manuscrit. Cependant le croiries vous ? Cette Pièce rare, qui devoit être conservée si précieusement, étoit égarée depuis bien des Années, & ne paroissoit plus dans nôtre Bibliothèque. On l'a tirée, par manière de dire, de la poussière depuis peu de tems, s'étant trouvée envelopée dans un vieux Rouleau de Parchemin de rebut Je ne dirai pas tout à fait du recouvrement du Manuscrit ce que de *Bése* avoit dit de la première acquisition, que cela s'étoit fait, *Divinitus potius quam casu*. C'est bien assés [d'appeller cette seconde *trouvaille*, un heureux hazard. On acuse les Bibliothécaires de doner un peu dans la

* *Mémoires de Trevoux*, Decembre 1735. p. 2480.

Charlatanerie, & l'on prétend que le Mètier porte cela ; ils doivent donc s'observer, & être en garde contre l'hiperbole.

Afin de me mettre à couvert du reproche fait à mes Confrères de surfaire leur Marchandise, je vous avoueraï naturellement qu'il est fort douteux que ces *Dialogues* soient véritablement de *St. Athanase*. On a remarqué qu'il y a quantité d'Ouvrages attribués faussement à ce Père, & précisément ceux qui roulent sur la matière de nos *Dialogues*; & voici la raison que l'on en done. L'Afrique aiant été ocupée par les Vandales, qui défendirent d'écrire sur la Génération éternelle du Fils, quantité d'Auteurs se servirent dans la suite du nom de *St. Athanase*, pour publier de nouveaux *Traitez*, qu'ils attribuèrent à ce Père. Les Moines aiant été pendant longtems les Maitres du sort des Livres, ils y mettoient les titres qu'ils jugeoient à propos. On croit donc aujourd'hui avec beaucoup de vraisemblance, que ces *Dialogues* sont du Moine *Maxime*, qui est venu après *St. Athanase*. C'est le sentiment du Père *Combesis*, bon Juge sur ces Matières. (a)

Un Bénédictin, de la Congrégation de *St. Maur*, qui travaille à l'Histoire du *Berri*, nous a demandé la communication d'un de

a voïés les Oeuvres de *St. Athanase* des Pères Bénédictins, à Paris 1698. T. III. p. 471.

nos Manuscrits, qui peut lui donner des lumières sur une ancienne Abaie de cette Province, dont il doit nécessairement faire mention. On ne sauroit refuser d'aider ces laborieux Ecrivains, qui nous ont donné depuis quelque tems de si bons Ouvrages. Leur *Histoire du Languedoc* a sur tout été fort goûtée du Public. Nous en attendons le IV. Volume avec impatience. On doit le voir déjà à Paris. On me marque que nous y trouverons un Article intéressant. C'est une Réponse de *D. Vaissette* aux reproches que lui avoient fait les Journalistes de Trévoux, sur la manière modérée dont il avoit parlé des Albigeois dans son III. Volume. Il est fort honorable à cet Ecrivain d'avoir à se justifier d'une semblable acufation. Si l'on a quelque souhait à faire en faveur de l'Historien du *Berri*; c'est qu'il reussisse aussi bien que celui du *Languedoc*.

Le Manuscrit dont-il nous demande la communication a appartenu autrefois à un ancien Monastère de son Ordre, qui est à quelques lieues de *Bourges*, & qui s'appelle l'Abaye de *Maffai*. On y trouve bien des particularités qui regardent l'histoire de ce Couvent. Le Corps du Manuscrit est proprement un Recueil de quelques Oeuvres de *Bède*, dit *le Vénérable*. Mais on y a joint

deux Chroniques qui lui donnent quelque prix. La première est fort ancienne, & roule sur le Règne de *Charle Martel*, de *Pepin*, & de *Charlemagne*. Quand les Intendants des Provinces de France eurent ordre d'envoyer des Mémoires en Cour, pour l'instruction du Duc de Bourgogne, celui qui travailla pour le Berri n'oublia pas cette Chronique du Couvent de Maffai. *La Chronique de cette Abaïe*, dit-il, *a beaucoup d'autorité dans l'Histoire, sur tout pour les Règnes de Charle Martel, & de ses Enfans.* *

Permettez moi, MONSIEUR, de vous rapporter quelques endroits de cette Chronique, qui vous amuseront quelques momens. Elle nous apprend, par exemple, quand les premières Orgues furent aportées en France, mais dans un stile un peu barbare. On trouve sur l'An 757. *Venit Organa in Franciam*. Cela se raporte très bien avec ce que nous en ont dit plusieurs autres Historiens de France, Tous ceux qui en ont parlé conveniement que dans l'Assemblée de *Compiègne*, tenue l'Année que je viens d'indiquer, le Roi PEPIN reçut des Ambassadeurs de l'Empereur *Constantin Copronime*, qui entre autres Présens, lui envoya des Orgues. C'est donc de l'Orient que cet Instrument nous est venu, & il n'y a qu'un Sufrage

là dessus. Mais on est fort partagé sur le tems qu'on a comencé à introduire les Orgues dans les Eglises. Il semble qu'elles y ont été reçues assés tard. Cet établissement doit être postérieur à *Thomas d'Aquin*. Ce fameux Scholastique dit positivement que *l'Eglise ne se servoit point d'Instrumens de Musique, de peur qu'elle ne semblas judaïser*. On dit qu'encore aujourd'hui on ne se sert point d'Orgues quand on fait le Service Divin devant le Pape. Passés moi ce petit Comentaire sur le Texte si laconique de nôtre Auteur.

Le Moine qui a dressé cette Chronique, n'a pas toujourns été aussi sec que sur l'Article des Orgues. On y trouve quelquefois des faits assés étendus, & c'est apparemment lorsqu'il s'y affectioit. En voici un de ce genre. Il regarde **CARLOMAN**, qui avoit le titre de Roi d'*Austrasie*, & qui étoit Frère de **PEPIN** Roi de France.

„ *Carloman*, dit la Chronique sur l'An 746.

„ *Carloman* étant venu en Allemagne, donna une Bataille où il tua plusieurs milliers

„ des Ennemis. Il eut là dessus un remors

„ qui lui fit prendre la résolution de renoncer au Monde & à la Couronne.

„ Il alla se faire Religieux au Mont *Cassin*,

„ & il pria l'Abé de lui doner la fonction la plus basse & la plus abjecte du

„ Couvent. Pour le contenter, on le char-
 „ gea de mener paître les Oïes du Mo-
 „ nastère. Un jour qu'il s'aquitoit de cet
 „ humble emploi, un Loup vint à l'im-
 „ proviste, & lui enleva une de ses Oïes.
 „ *Carloman* en fut vivement affligé, crai-
 „ gnant que la perte de cette Oïe ne fut
 „ attribuée à sa négligence. La douleur
 „ que lui causa cet accident le fit tourner
 „ du côté du Ciel, dont il implora le se-
 „ cours : *Seigneur*, dit-il les yeux baignés
 „ de larmes, *vous m'aviés confié un Roïau-*
 „ *me ; mais coment aurois-je pû protéger &*
 „ *défendre mon Peuple contre ses Ennemis, si*
 „ *je ne suis pas capable de garantir de la*
 „ *Dent du Loup ces foibles Animaux ?* La
 „ Prière fut aussi-tôt exaucée, & le Ravif-
 „ seur raporta sa Proïe, sans lui avoir fait
 „ encoïe aucun mal.

Cette Chronique nous apprend quelque fois des particularités que l'on ne trouve pas ailleurs. Elle a servi, par exemple, à fixer la Mort d'*Alcuin*, Disciple de *Bède* & Précepteur de *Charlemagne*, qui lui avoit doné en récompense l'Abaië de *St. Martin de Tours*, & quelques autres Bénéfices.

Ce Savant mourut d'une ataqe de Paralysie, le jour de Pentecôte de l'An 804. Plusieurs Auteurs s'étoient trompés sur le tems de la Mort d'*Alcuin*, & le Père *Ma-*

billon lui même l'avoit manquée. Il s'y étoit mépris de plusieurs Années dans la *Vie des Saints de l'Ordre de St. Benoit*. Ce ne fut qu'après avoir eu conoissance de nôtre Manuscrit, qu'il rectifia la date de cette Mort dans ses *Annales Bénédiclines*. La Chronique en marque non seulement l'Année, mais le jour & l'heure. On y voit de même le tems précis que comença sa Maladie. Des circonstances si détaillées marquent que le Moine qui a dressé cette Chronique avoit assisté à cette Mort. Au reste la Chronique finit à la Mort d'*Alcuin*, & ne va pas jusqu'à celle de *Charlemagne*, qui lui survécut de dix Années. Apparemment l'Ecrivain mourut avant son Héros.

Outre cette Chronique, nôtre Manuscrit en contient une autre, qui est celle qui intéresse l'Histoire du *Berri*. Dans un *Traité de Bède*, sur la manière de calculer la Pâque, qui est à la tête du Manuscrit, on trouve cette Fête calculée pour trois ou quatre Siècles à l'avance. Les Années sont marquées par colonnes, avec un Chifre Romain à la tête. Les Gens du Métier appellent cela les *Cicles Pascaux*. La Marge du Manuscrit s'étant trouvée assez large, les Moines du Couvent de *Massai* s'avisèrent d'en profiter, pour y placer quelques petites Notes Historiques, qui regardoient ou leur-

Monastère, ou le Roïaume de France en général. Elles comencent environ à l'An 730. qui est à peu près la date de leur fondation. Elles sont écrites d'une autre Main que le Texte, & ces Notes sont aussi de différens Ecrivains. Jusqu'à l'An 900. c'est le même caractère; mais depuis cette date chaque Article fournit des variétés d'écriture. On y voit toujours ou une Main, ou une Plume, ou une Encre plus ou moins noire; ce qui prouve clairement que dès-lors on comença à écrire les Evénemens à mesure qu'ils arivoient.

Cette Remarque, quelque minime qu'elle paroisse, n'est pas indifférente. Vous voies bien, *Monsieur*, qu'elle fixe d'une manière claire l'âge du Manuscrit qui se trouve du X. Siècle. Avant l'An 900. un Moine avoit écrit tout de suite à la Marge des Cicles Pascaux, & vis-à-vis de chaque Année, ce qui s'étoit passé de considérable depuis la fondation du Couvent jusqu'à lui. Ces deux Siècles sont d'un caractère parfaitement uniforme. Mais dès qu'on est entré dans le X. Siècle la Main ou l'Encre varie à chaque Article. Cela prouve que le Manuscrit existoit déjà lors que ces Evénemens arivoient. On fait que les Allemans écrivent dans leur Almanac diverses petites Affaires journalières

à mesure qu'elles arivent, & qu'il les pla-cent à côté du jour du Mois où l'on se trouve. Or personne ne doute que l'Almanac ne soit antérieur aux petites Notes que l'on y infère.

Vous trouverez une Notice assés exacte de ce Manuscrit dans un Journal qui ne vous est pas inconnu ; j'ai pensé dire que vous connoissés aussi bien qu'un Père conoit son Enfant. C'est la *Bibliothèque Italique*. * On y a fort bien prouvé que le Manuscrit que nous avons à *Geneve* est l'Original de cette Chronique. La demande que l'on nous fait aujourd'hui pour en avoir une Copie met la chose hors de doute. On a donné encore dans ce Journal des conjectures fort vraisemblables sur l'âge du Manuscrit. Mais on y avoit oublié la marque la plus caractéristique, c'est d'observer le point où comence la variété d'écriture dans les Notes Historiques. Ceci pourra donc servir d'un petit Supplément à cet Article de la *Bibliothèque Italique*.

Le Marquis *Maffei* étant venu à *Geneve*, il y a neuf ou dix Ans, trouva la Chronique de *Charlemagne* très curieuse & digne de voir le jour. On se dispoit à suivre son Conseil & à la faire imprimer, lors que Mr. *Abauzit*, à qui rien n'échape, s'a-

perçut que cette Chronique , & celle de l'Abaïe de *Massai* avoient déjà été publiées dans le Recueil du Père *Labbe* , qui a pour Titre , *Nova Bibliotheca Manuscriptorum*. * Voici le Titre que ce Jésuite a mis à la Tête de la Chronique qui regarde l'Abaïe de *Massai*. *Breve Chronicon St. Martini Masciacensis in Biturigibus , ad Ciclorum Paschallium margines inspersum*. L'Eglise de *Massai* étoit dédiée à *St. Martin*. Au reste ce Monastère qui étoit plus ancien que *Charlemagne*, tend, dit-on, à sa fin. Son Revenu qui n'étoit plus que de Cinq mille Livres, ne suffisant pas à l'entretien des Religieux, on a résolu d'en faire une autre destination. On va apliquer cette Rente au Seminaire de *Bourges*. Vous jugés bien que la découverte de Mr. *Abauzit* m'a été fort comode. Elle m'a épargné la peine de transcrire cette Chronique pour nôtre nouvel Historien du *Berri*. Je n'ai eu qu'à lui indiquer le Recueil du Père *Labbe*, où il trouvera tout ce qu'il venoit chercher à *Geneve*.

Pour la manière dont ce Jésuite a eu la communication de nôtre Manuscrit, voici ce que dit la Tradition. *Jaques Godefroi*, célèbre Jurisconsulte de nôtre Ville, & fort curieux d'Antiquités, étoit en relation avec le Père *Chiflet*. Ils se comuniquoient réciproquement diverses Pièces anciennes. Cel-

D

le ci fut de ce nombre, & le Père *Chifflet* en fit part ensuite à son Confrère le Père *Labbe*.

Si vous me demandés encore si l'on fait coment ce Manuscrit Original est sorti de *Massai*, pour venir à *Geneve*, je vous avouerai que là dessus nous ne faisons que tâtonner. Voici cependant une conjecture, qui ne manque pas de vraisemblance. Le *Berri* souffrit beaucoup dans les Guerres de Religion, & l'Abaïe de *Massai* ne fut pas épargnée. On dit que les Soldats la pillèrent. Ce Manuscrit qui se trouva parmi les dépouilles, pût être vendu à quelque Home de Lettres qui se retira à *Geneve*, pour y faire profession de sa Religion, & qui fit ce présent à nôtre Bibliothèque publique.

Les Pères *Martenne* & *Durand* disent, que nous avons eu bien d'autres de leurs Manuscrits, de cette manière. Vous trouverez dans leur *Voïage Littéraire*, qu'il paroît par un ancien Catalogue de l'Abaïe de *Cluni*, qu'il y avoit autrefois quantité de Manuscrits beaux & anciens, qui ont disparu, que l'on charge les Calvinistes de les avoir emportés à *Geneve*, & que c'est ce qui enrichit aujourd'hui la Bibliothèque publique de cette Ville (a).

a *Voïage Littéraire de deux Bénédictins, à Paris 1717, p. 227.*

qu'il n'y a rien de semblable. Nous n'avons pas profité de la moindre dépouille de la Bibliothèque de *Cluni*. Tout ce que nous avons des Bénédictins, c'est ce Manuscrit de *Massai*, dont nous venons de nous acuser, & un autre qui est un Commentaire du même vénérable *Bède* sur les *Actes des Apôtres*, & sur quelques *Epîtres*. On croit qu'il est venu de la fameuse Abaie de *Morbac* en *Alsace*. Voilà notre Confession générale. Ne trouvez vous pas que cet aveu sincère doit nous valoir notre Absolution ?

On ne doit pas ajouter foi trop précipitamment à certains rapports des Voyageurs. En voici une autre preuve assez singulière, tirée du même *Voyage Littéraire*. On est fâché, après les marques d'estime & de considération que l'on vient de donner à la Congregation de *St. Maur*, d'être obligé de critiquer ici quelques endroits du *Voyage Littéraire*. Mais on y trouve certains Faits, que notre honneur nous oblige absolument d'éclaircir.

Ces bons Pères rapportent qu'ils passèrent à *Aneci*, & rapellent divers Articles de la Conversation qu'ils eurent avec l'Evêque du Diocèse. Ils laissent entendre que ce Prélat, parlant des Curés du voisinage de

Geneve, leur avoit dit qu'ils auroient de la peine à vivre, si les Genevois n'y supléoient, & voici comment ils expliquent la chose; c'est que quantité de Genevois, quoi qu'ils fassent profession de la Religion Réformée, sont Catholiques dans l'Âme, & font dire secrètement des Messes aux Curés voisins, qui les aident à aller au bout de l'Année. *Les Prêtres de voismage de Geneve*, disent-ils, y reçoivent beaucoup plus de Messes des Habitans de *Geneve*, qu'il n'en reçoivent de leurs Paroissiens (a).

Ce n'étoit point là la pensée du Prélat, & il ne faut pas le charger d'une pareille absurdité. Il leur avoit dit apparemment que dans divers Villages de France & de Savoie, voisins de *Geneve*, lorsque les Curés n'étoient pas suffisamment portionés, les Genevois y supléoient: Ce qui est vrai, mais voici comment; c'est que Mrs. de *Geneve*, come Décimateurs de ces endroits là, sont chargés de paier la *Portion congrüe* aux Curés qui se trouvent dans le cas.

Cet éclaircissement ôte beaucoup du merveilleux de la chose, mais il en restera encore assés sans cela dans la Relation de ce Voïage. On trouve, par exemple, dès le commencement du Livre, qu'une des *Curiosités de Loches en Touraine*, c'est une *Meule de Moulin de St. Ours*, qui depuis en-

a Voïage Liter. p. 142.

viron 1200. Ans subsiste dans son entier, sans aucune diminution, quoi que les Meuniers la piquent tous les jours (a). Je lisois il y a peu de tems que les Anuales, de *Novogrod* en Moscovie disent, qu'un certain *Antoine* qui venoit de la Mer du Levant pour leur apporter l'Evangile, arriva chés eux sur une grosse Meule de Moulin en guise de Vaisseau, & qu'on la voit encore aujourd'hui dans un Couvent de *Novogrod*. Voilà une merveille qui peut faire simétrie avec celle de *Loches*. Je finis par cette Réflexion, c'est que ces Meules, ou qui ne perdent rien de leur poids, quoique piquées pendant plus de mille Ans, ou celles qui perdent toute leur pesanteur sur l'Eau, en sorte qu'elles y flotent, figurent beaucoup mieux dans une Légende Moscovite, que dans un *Voïage Littéraire* de deux Savans. Je suis &c.

a *Voïage Littéraire*, p. 3.



F A B L E

E N

D I A L O G U E

LA GLACE & LE VERRE (a) ;

DAns un Trumeau, qu'ornoit superbement
Et la Dorure & plus encor la grace,
Pompeusement s'étoit une GLACE
Qui du Plat fond, pour elle un Firmament,
Jusqu'au Parquet occupoit tout l'espace ;
Elle régnoit sur tout l'Apartment,
En répétoit les Objets, la Parure,
S'aplaudissoit de tout leur agrément
Come du sien ; croioit que la Nature
S'embellissoit encor par son Secours ;
Une Beauté s'y miroit tous les Jours ;
La Glace crût qu'elle y puisoit ses Charmes,
Se croioit Mère des Amours,
Ou le Magazin de leurs Armes.
De son éclat trop fière, elle aperçût
Sur le Bufet un simple VERRE,
Et d'un ton presque de Colere,
Lui fit cette Algarade aussi-rôt qu'il parût.

[a] Cette Pièce fut faite il y a deux Ans sans beaucoup d'Etude, & uniquement pour faire sentir qu'on peut faire dire bien des choses aux Objets les plus muets, & çela ensuite d'une Conversation, qui avoit roulé la dessus.

LA GLACE.

Quoi ! Vous osés, & qu'elle éfronterie !
 Vous produire où je suis, paroître devant moi !
 Vil Insecte de Verrerie,
 Disparoissés, ou respectés ma Loi.

LE VERRE.

Si nonobstant ma petiteffe
 J'osois moraliser avec Votre Grandeur,
 Je vous dirois, moderés vótre ardeur :
 Ménagés du moins ma foiblesse,
 Ne fut-ce que pour vótre honneur.

La G. Il te sied bien, fait d'un peu de Fougère
 D'un peu de Cendre & de Sable, d'oser
 Avoir raison, ou seulement de faire
 Mine de la représenter.

Le V. Dites moi donc, si le Verre est de Cendre ;
 Dequóí fit-on la Glace que je voi ?
 Plus fine, mais, s'il vous plait de l'entendre
 Leur origine est de pareil aloi.

La G. Quoi ! nous aurions même Origine ?
 Ah ! j'en ternirois de douleur.
 Mais cela ne se peut & la mienne est divine.
 Tu l'aprendras pour ton malheur.

Le V. Voions, j'y gagnerois, mais souffrés que
 j'en doute.

La G. Que de Miracles vont bientôt t'en éclair-
 cir !

Le V. Je veux jamais ne tenir qu'une goutte ;
 Si vous en avés le plaisir.

La G. Començons: Conois-tu le fond de ce Miracle,
 Qui vient de maints-Tableaux mouvants
 , Et de mille Portraits vivants
 , Sur ma Glace étaler un si changeant Spectacle ?

Le V. Hélas ! belle Glace je fais
 Qu'un peu de Vif-Argent en a fait tous les fraix ;
 Que s'il vous rend brillante & peut-être étourdie,
 Belle Glace ma Mie
 Je ne vous l'envirai jamais.

La G. Quel manque de respect ! Mais dis-moi je
 te prie,
 Petit Jaseur où vis-tu de ta vie
 Traits plus animés , plus parfaits ?

Le V. Mais tout cela n'est que Copie.

La G. Mais je la fais en un instant
 Et sans Pinceau : Jamais je n'en manie.
 De plus , ne peins je pas toujours correctement ?

Le V. Pas toujours ; mais du moins toujours ser-
 vilement ,

La G. Quand Iris près de moi vient d'une ardeur
 extreme ,
 Que cherche-t'elle ?

Le V. Hélas ! rien qu'elle même.

La G. Tu te trompe , je suis son sage Conseiller.

Le V. Ou tandis qu'elle est belle , & qu'elle peut
 briller.

La G. Et ne le pouvant plus ?

Le V. Elle le croit encore ;
 Vous l'aidés à tromper un Amant qu'elle adore
 Et qui la fuit

- La G.** Un penchant suborneur !
 A moi, que l'on compare à l'Ami véridique ;
 Et qui donc, flate moins ? Et qui, dis moi,
 se pique,
 De peindre plus net la laideur ?
- Le V.** Où donc mainte Philis antique,
 Puise-t'elle ce goût pour un Miroir trom-
 peur ?
- La G.** Elle le puise dans son Cœur.
 Toujours vrai, le Miroir a beau d'un ton
 sévère,
 Dire, *Antique Philis, Non vous ne plaisés plus ;*
 Son Cœur lui dit, *Vous pouvés plaire ;*
 Et tout autre Discours, pour elle est un abus.
- Le V.** Mais quoi ! N'êtes vous pas le Guide des
 Coquêtes,
 Le Complice de leurs Conquêtes,
 De ces perfides soins qui troublent le repos ?
 Ne leur dites vous pas chaque matin ces mots ?
Beautés préparés vous à faire
De nouveaux Sujets à l'Amour ;
Lizette, il vous faut chaque jour,
Mener un Esclave à Cithère :
Repassés un peu sous vos traits.
 Si la Belle dit en Colère,
 Que manque-t'il à mes Atraits ?
 Vous lui dites : *Ce qui me touche,*
C'est votre Gloire, vos Succès,
Près de cette Vermeille Bouche
Placés-moi cette fine Mouche,
L'Assassin au coin de l'Oeil droit ;
 Un peu de Rouge, encor mieux vous fieroit.
 De ces Cheveux arrangés l'annelure,
 Ce Siècle-ci, n'aime pas la Nature.

La. G. Que de Discours !

Le V.

Où vous les lui tenés,

Et c'est ainsi que vous l'entretenez :

*Écoutez moi, jeune & tendre Lizette,
Ce n'est pas fait, & vous ne voudriez pas
Laisser si belle Oeuvre imparfaite.*

Venons aux délicats Apas,

Que donc un fin Sourire. Essayés. Bon, je gage

Que vous ferés aujourd'hui du ravage,

*Encore Beaucoup mieux . . . Et ces yeux,
armés les,*

*De ce feu, que l'Amour pour les Cœurs, fit
exprés,*

*Arrangés vos regards mêlés d'un peu de flamme
De fierté, de douceur, de plaisir, d'enjouement
Panchés un peu la tête . . . Ha ! bientôt on
se pâme*

De voir naître tant d'agrément !

*Partés, jeune Beauté, que rien ne vous arrête,
Vous ne reviendrés point sans quelque bone
empléte.*

*C'est ainsi beau Miroir, que sincère & moral,
Vous ne dites du bien que pour faire du mal.*

La G. Petit Verre de bale, il vous sied bien d'entendre.

Co qu'Hébé de moi peut apprendre.

*Je suis donc par mon Art, Maître de la
Beauté*

Et vous ? - - - -

Le V.

Je le suis de la Vérité.

La G. Comment ?

Le V.

Dès que chés moi pétille
D'un Vin charmant le Suc délicieux,

Que je fais circuler cette Mouffe gentille ,
 Qui flate le Palais , qui fait briller les yeux ,
 L'Organe se dèle , & bientôt avec joie ,
 Le Cœur sans voile se déploie
 Et c'est vers la fin du Repas ,
 Sans que Dame Raison se note ,
 Qu'on dit , *in Vino veritas.*

La G. S'il faut qu'on vous en croise ,
 ✕ Voila du sentiment avoir déjà le prix ,
 Selon vous , mon Ami , s'entend : Et de l'Esprit ,
 Le tiendra-t-on de vous ?

Le V. De l'Esprit , ha ! Madame ,
 C'est là qu'il faut tenter mon aimable Savoir ;
 J'en ai tellement le pouvoir ,
 Qu'il faudroit être sans Ame ,
 Ou je suis pour n'en point avoir.
 Ecoutez mes brillants Convives ,
 Combien leurs Saillies sont vives ;
 Quels sont leurs galans Entretiens ;
 Dans le Cercle enchanteur d'une Troupe choisie ,
 Le Vin inspire autant que l'Ambroisie ,
 Des mots pétris de Sel : Chacun fournit les siens ,
 Ils partent du feu d'un Genie ,
 Qui fait assaisonner les Riens ,
 Et rendre les Graces naïves :
 Enfin l'on se croiroit sur les charmantes Rives ;
 De ces Champs fortunés qu'on nomme Eliziens

La G. Vous batés un peu la Campagne ,
 Et volés cette gloire au délicat Champagne.

Le V. J'ai l'honneur de l'Esprit & de la Vérité ,
 Tout come vous de la Beauté.
 Je suis même plus nécessaire
 Que vous . . . Que feroit-on sans Verre ?

Quel Vin ou mouffieux ou paillet,
Brilleroit fans un Verre net ?

C'est-là, qu'on l'aime, & qu'il fait faire
Ces heureux Changemens, ce gracieux éfet;
De plus je pare le Bufet.

Le Cristal le plus pur, n'est pas plus de re-
quête :

Un Verre, crie-t-on, Hola ! Laquais, à moi ;
Et maint Vaudeville fait foi,
Que fans Verre, il n'est point de Fête,
Pas même à la Table du Roi.

La G. On est donc plus heureux, dès qu'on vous
voit paroître.

Le V. Oui ; Qui se croit heureux, aproche bien
de l'être :

Une flatueuse Erreur vaut la poffeffion.

De quel prix est l'illusion,

Dont l'Ame, par mes foins, est doucement
charmée !

La mienne tarit tout regret :

Jamais Bûveur dans ma douce fumée,

Ne se plaint, ou n'eut l'Ame alarmée,

De ces maux que le fort lui prépare, ou lui fait.

La G. Voila donc cet Esprit, cette humeur agréable,

Que vous donés ! Oui, mais ce n'est qu'à Table ;

Et si l'on trouve avec vous le bonheur,

C'est en idée, & je vous le pardone,

Pour moi, je fais mieux, je le done.

Esprit, Agrément, belle Humeur,

Tout le jour avec moi, l'on peut s'en faire
honneur.

Si de l'Esprit vous êtes Père,

Je pourrois m'en dire la Mère :

Quand on s'est aplaudi cent-fois dans un Miroir,

Qu'on a pris plaisir à se voir ,
 Qu'on croit plaire, bientôt, on plait, on se délie ;
 L'Esprit arrive , on croit avoir ,
 De l'Eloquence , du Savoir ;
 Et l'on parle bien mieux, dès qu'on se croit jolie.

Le V. Mais l'Esprit que donent les Traits ,
 Ne surprend pas les fins Gourmets.

La G. L'Esprit qu'on doit à la Liqueur Bachique
 Ne peut long-tems soutenir la Critique.
 De plus, vous peignés trop en beau ,
 L'Esprit que donne le Tonneau.
 A la vuë d'une Bouteille
 Qu'on décoife, qu'on met au frais ,
 L'Esprit dites vous, se réveille ;
 Mais souvent il s'endort après.
 Il peut même veiller, quand la Raison sommeille :
 Vous redoublés son feu, mais souvent, c'est
 sans goût ;
 Du bruit, des Chançons, puis c'est tout.
 Tout au plus c'est une Pensée
 Qui finit come une fusée.
 Elle éblouit pour un instant ;
 L'idée en fera vive & belle ,
 Le Vin en fera l'étincelle ;
 Mais aussi beaucoup plus souvent ;
 Ce même Vin en est le Vent.
 Il fait encore mieux éteindre
 L'Esprit, qu'il ne fait l'alumer :
 Ne suffit-il pas de l'aimer ,
 Pour être forcé de le craindre ?
 Combien de fois, de gais Repas
 Où, d'abord tout pétilloit d'aite,

62 JOURNAL HELVÉTIQUE

Amènent de honteux fracas,
Qu'il faut ensuite que l'on taife.

Ne vantes donc pas trop vos plaisirs délicats ;
Cetçe delicateffe est rare en vos ébats,

Le V. Oseriez vous charger le gracieux Bour-
gogne,
Ou le friant Côteau, des excès de l'Yvrogne ?

La G. Pourquoi m'imputés vous le goût de s'em-
belir,
Ou de venir chés moi chercher à rajeunir ?

Le V. Et vous, pourquoi me rendez vous cou-
pable,
Du fracas que le Vin tout seul excite à Table ?

La G. Si vous avés voulu briller de ses apas,
De ses excès, aussi ne vous chargez vous pas ?

Le V. Et si des agrémens que répand une Glace,
Vous vous faites honneur ; dans séparés point,
Des Conseils dangereux que vous donés en
face ;
Executés vous fut ce point.

La G. Oubliés vous du moins que vous êtes fragile ?

Le V. Jene l'ignore point ; Mais sans me mépriser,
Vous même, ignorés vous, que vous poves
brifer ?

La G. Dans mon Cadre doré je puis être tranquile.

A Peine le mot fut lâché,
Que tel qu'un Cheval detaché,

Entre le Maître, il avoit de la Bile,
 Un Créancier l'avoit fâché.
 Il aperçoit le Verre, & d'abord se courouce;
 De le voir là, tout de suite, il le pousse,
 Sans savoir où. La Glace du Miroir,
 Cette Glace si glorieuse,
 Dans le tems qu'elle croit être la plus heu-
 reuse,
 Reçoit le Coup, & vole en maint éclat.
 Et Verre & Glace; adieu la vanterie.
 N'exaltrons point trop notre état,
 Si nous ne voulons qu'on en rie;
 Un Revers nous fait voir que c'est forfanterie
 En nous donnant *Eshes & Mat.*

LAUSANNE.





SONNET.

*Fait sous le Nom d'un fameux Débauché
au Lit de Mort, décédé il y a peu de
tems à M.... dans l'Hôpital.*

DUn sale Lazaret, Ornaments déplorable,
Phantôme cangrené, Cadavre rebutant,
De mille Maux, l'assemblage éfroyable,
De mon Corps décharné fait un Cercueil vivant :

Fuis, Fuis, trop lent Remors; sur mon Ame
coupable,
Ne verse plus les Flots de ton feu dévorant :
D'Insectes & de Vers, l'Essain insatiable,
Ronge mes Os brisés dans mon Corps périssant :

Existe tu, *Grand Dieu* ! Toi qu'on craint, qu'on
ignore ?
Ton Bras lance la Foudre, & je respire encore !
Quoi ! j'osai te braver, n'oses tu me punir ?
Que je meure Mais non, que toujours je
respire,
Vivre dans les Horreurs d'un infernal Martire,
C'est mourir en vivant, c'est vivre pour souffrir :

GENEVE le 3. Mai 1742.

REPON-



REPONSE

A Mr. DIVERNOIS, MEDECIN
de S. M. adressée aux Editeurs du
JOURNAL HELVETIQUE.

MESSIEURS.

CE qui rend la plûpart des Disputes entre les Gens de Lettres si désagréables & si inutiles, c'est que les uns cherchent bien plus l'éclat de la Victoire, que le triomphe de la Vérité ; & que les autres n'ont pas assez de docilité pour se rendre à l'évidence. De là ces Logomachies pué- riles, ces Sophismes trompeurs, par lesquels on cherche à se dérober à la Lumière : Les Préjugés l'obscurcissent quelque- fois ; l'Orgueil, la Jalousie, & la Mali- gnité ne lui font perdre que trop souvent l'empire quelle devoit avoir sur les Esprits & sur les Cœurs. Comme je me défie ex- trêmement des pièges de l'Amour propre & que je tache de me revêtir des dispositions les plus propres pour conoitre la Vérité & pour m'y soumettre lorsqu'on me la mon- tre ; je serai bien moins d'efforts pour dis-

E

puter la Victoire à Mr. d'IVERNOIS, que pour profiter de ses Lumières & de ses avis. Après l'avantage inestimable qu'il y a de ne pas comettre des fautes, je n'en conois pas de plus grand que celui de les reconoitre & de s'en corriger.

La Critique de Mr. d'Ivernois me prouve deux choses, l'une qu'il a bien étudié la Botanique, & qu'il a lû avec attention plusieurs Auteurs, qui ont traité de cette Science; l'autre que je ne me suis pas expliqué avec assez de justesse, lorsque j'ai dit *qu'il étoit surprenant qu'en Suisse & à Geneve en particulier on eut tout à fait négligé la Botanique, qui est une partie essentielle à la Médecine.* Voilà sur quoi Mr. le Docteur d'Ivernois a jugé à propos de m'ataquer, & sur quoi il me permettra de faire ici quelques Remarques, uniquement dans le dessein d'expliquer mes vûes avec plus de netteté & de précision.

Lorsque je hazardai quelques Réflexions sur la Botanique, je n'avois pour but que d'en faire conoitre l'utilité, & de réveiller sur ce sujet la curiosité de mes Compatriotes: Dans mon Essai tout tiroit à Geneve; il étoit visible que je ne parlois de la SUISSE que par occasion, & sans aucun dessein de diminuer l'estime que l'on doit aux Savans qui s'y sont distingués dans

tous les Arts & dans toutes les Sciences, & qui s'y distinguent encore. J'ai eu l'honneur de marquer à Mr. d'*Ivernois* quelles étoient mes intentions, & il ne sauroit les ignorer ; il me permettra seulement d'ajouter, qu'il me semble que l'on ne doit pas conclure de ce que la Botanique a été bien cultivée autrefois en Suisse, qu'elle le soit également bien aujourd'hui. Il me paroît, & je ne dis pas autre chose dans mon Essai, que les Successeurs de nos grands Botanistes, leurs *Après venans*, pour me servir de l'expression de Mr. d'*Ivernois*, quelque estimable qu'ils soient, ne marchent cependant que de loin sur les traces de leurs Ancêtres, & que leurs progrès ne répondent pas tout à fait à ce qu'on pourroit attendre de leur application & de leur zèle. Il est vrai que je devois faire une exception en faveur de M. *Haller*, & de quelques autres grands Botanistes, qui vivent encore,

Il en est jusqu'à trois que je pourrois nommer.

Peut être aurois-je dû encore faire une exception en faveur de Mr. d'*Ivernois* lui même. Son goût pour l'Etude & en particulier pour la Botanique, ce qu'il a donné au Public sur cette Matière, ne nous laissent pas douter de ses Lumières ; mais come il a eu la bonté de m'apprendre que je ne suis pas un FONTENELLE, & je fai

combien il me seroit difficile d'ateindre à un si grand Modèle ; je lui rendrai ici franchise pour franchise , & je le prie de m'excuser , si je lui avoüe ingénument que je ne l'ai pas regardé come un **TOURNEFORT**.

Ceci me rapelle une chose sur laquelle Mr. d'Ivernois ne fait que glisser & qui mérite cependant que je m'y arrête un moment. *Un Home*, dit-il, *qui ne pourroit rien ajoûter de nouveau à ce que Tournefort a écrit, seroit bien selon moi de renvoyer la Posterité à cet illustre Auteur.* Cette Proposition est vraie en général , mais elle est susceptible de quelque exception : On pourroit ne rien ajoûter au Système de ce grand Botaniste & écrire cependant sur la même Matière avec beaucoup de succès & d'utilité : Avec le même degré de conoissance on peut les exposer avec plus de clarté, d'ordre & de précision. On fait combien l'art de l'exposition est favorable aux Sciences ; c'est par là principalement que Mr. de Fontenelle excelle : Dans l'Histoire de l'Academie, il n'est que l'Interprète de ses Collègues, mais combien ne gagnent-ils pas à parler par sa Bouche : Il leur prête une élégance & une netteté d'expression que peu de Savans possèdent , & qui ajoutent un nouveau prix aux découvertes les plus impor-

tantes. *Si c'étoit effectivement une foiblesse, come le dit Mr. le Docteur d'Ivernois, que d'écrire sur un sujet très connu & déjà manié par les Inventeurs ; pourquoi s'étoit il doné lui même la peine d'écrire sur la Botanique & de publier ses Dissertations ? Croit-il de pouvoir faire mieux que les BAUHINS qu'il louë si fort ? Pense-t'il d'aller au delà de Mr. HALLER, qu'il regarde come son Maître. Si l'on doit se borner à admirer les Inventeurs, que deviendra l'émulation ? Et quels progrès nos Neveux peuvent-ils se flater de faire ? Nous ne serons jamais que des Eleves timides & muets, & nous n'oserons voir que par les yeux d'autrui. Le Livre qui a pour titre, *Le Spectacle de la Nature*, ne contient rien de nouveau que la forme ; ce n'est proprement qu'un Recueil des meilleures Observations des Phisiciens & des Naturalistes ; un Journaliste a cependant dit, *que ce Livre avoit mis plus de bone Philosophie dans le Mind : que les Savans & profonds Traités des Newtons & des Leibnitz*, parce qu'il avoit sù mettre la bone Philosophie dans un très beau jour, & à la portée de tous ceux qui ont quelque desir de s'instruire. C'est beaucoup que d'ouvrir la carrière aux Començans & que de favoir rassembler dans un ordre simple & naturel des Morceaux épar-*

& dont on n'aperçoit pas aisément la liaison & le rapport : N'est-ce rien de polir & de façonner cet Or que les grands Maîtres se font contentés de tirer des Mines, sans se doner le soin de le séparer, de l'Argile & des autres Metaux qui le couvrent ? N'est-ce rien de placer tous les Matériaux où ils doivent être , & d'en former un Edifice qui ait de la proportion, de la grace & de la beauté ? Nous devons beaucoup aux Inventeurs , ils ont defriché la Route où nous sommes entrés , ils nous servent de Guides & nous profitons de leurs Etudes & de leurs Travaux ; mais un Home qui auroit autant de Génie & d'aplication qu'ils en ont eu , pourroit voir plus loin qu'eux , parce qu'il pourroit s'élever au-dessus de leurs Têtes.

Je l'ai déjà dit , mon dessein n'est pas de parer tous les coups que Mr. d'Ivernois me porte ; il me fera bien plus aisé d'avouer mes fautes que de les justifier ; rien ne me coûte moins que l'aveu de ma foiblesse. Dans le fond j'ai bien plus à me louer de l'Indulgence de mon Censeur qu'à me plaindre de sa Sévérité : Il n'est pas moins genereux que ces anciens Chevaliers qui relevoient d'une main leurs Adversaires , après les avoir abatus de l'autre. J'avois besoin de ce Secours , car il s'en

faut bien que j'aie la faculté de ce Géant de la Fable, qui prenoit de nouvelles forces en touchant la Terre. La Victoire de Mr. d'Ivernois seroit cependant plus complete s'il ne m'avoit attribué que ce que j'ai voulu dire, & s'il n'avoit point trop pressé quelques expressions qui peuvent m'être échappées dans la chaleur du Discours. Il me semble, que dans la Dispute, il est de l'équité de bien saisir le sens de son Adversaire, & de ne point perdre de vûe ce qu'il s'est proposé d'établir ; autrement on court risque de se battre contre des Fantômes, & de fraper l'air, come le dit Mr. d'Ivernois. S'il avoit fait attention à une Règle si sage, il m'auroit peut être rendu plus de justice, & il se seroit bien gardé de m'acuser de manque d'égards pour les Savans de la Suisse, dont je respecte les Talens, l'Esprit & les Lumières.

L'exemple de Mr. d'Ivernois, que je voudrois suivre en bien des choses, ne m'entraînera point ici. Je suis bien éloigné de lui imputer toutes les conséquences qu'on pourroit tirer de certains Eloges poussés peut être trop loin : Par exemple il nomme Mr. JEAN BERNOULLI le premier Mathématicien du Monde. Chacun convient que ce Savant a une très grande réputation & qu'il la mérite, mais chacun ne

convient pas de même qu'il soit le premier Mathématicien de l'Univers. Les Anglois donent ce titre à Mr. NEWTON, que Mr. Bernoulli lui même nomme son Maître ; les Allemans le donent à Mr. de LEIBNITZ. Qui sera Juge entr'eux & Mr. d'IVERNOIS ?

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Les Loüanges que Mr. d'Ivernois done aux *Bauhins* ne sont pas moins outrées. Selon lui, ils sont les Oracles de la Botanique, mais des Oracles presque infailibles : *Jamais Ouvrage*, dit il, *n'a répandu plus de Lumière sur cette Science, ni procuré plus de secours à ceux qui s'y voient que le Pinax de Gaspar Bauhin. Ouvrage si difficile & si important, qu'il a employé 40. Ans à la composition de ce petit in 4to. Tous ceux qui ont voulu se charger de le continuer sont morts à la peine & tous les Ouvrages dans le même genre, composés par les plus habiles Botanistes, ont sûrement été faits à l'imitation du petit Ouvrage de G. Bauhin.* A entendre Mr. d'Ivernois ne semble-t'il pas que les *Bauhins* n'aient rien laissé à faire à leurs Successeurs que ceux ci ne soient que de simples Echos des deux Botanistes de Bâle? Quoi ! Un MAGNOL, un VAILLANT, un RAI, un TOURNEFORT

&c. ne seront que des Imitateurs & de vils Copistes? Les *Bauhins* eux seuls auront tout vû, & tout embrassé? Eux seuls auront inventé & perfectionné la Botanique? Tous ceux qui voudront travailler après eux mourront à la peine. Ils feront en un mot

L'éternel désespoir des Siècles à venir.

Quelque estime que j'aie pour les *Bauhins*, j'avoüe naturellement que mon admiration ne va pas si loin que celle de Mr. d'*Ivernois*; & je vois que je ne suis pas le seul qui garde là dessus quelque retenüe. Les Auteurs du Journal de *Leipzig*, qu'on ne sauroit acuser de partialité, disent qu'à la honte de l'Antiquité, il n'a rien paru depuis *Dioscoride* ou même depuis *Théophraste* d'affés solide en Botanique. Ils font à ce sujet l'Eloge des grands Botanistes modernes & ne disent pas un mot des *Bauhins*. Ils loüent au contraire *Morison* qui les a critiqué, & apuient leur Eloge du fameux *Paul Hermann* qui avoit été Professeur en Botanique à *Leïde*; *Herman* à notre avis, disent-ils, doit être considéré comme le premier de tous les Botanistes jusqu'à lui. L'illustre *Boërhave* qui lui succeda, & qui a doné une ample Collection des Plantes

que renferme le Jardin Academique de Leide, fuit le Plan & la Méthode de Mr. de *Tournefort*, par préférence a toute autre come la plus aifée, la plus naturelle, & la plus instructive. Le Père *Plumier*, Minime & Botanifte Roïal aux Isles de l'Amérique, dona en 1693. la Description des Plantes de l'Amérique avec leurs figures. Il suivit auffi la Méthode de Mr. de *Tournefort*, & rangea un très grand nombre de Plantes, inconnues avant lui, selon l'Ordre que ce grand Botanifte a indiqué : Pour immortaliser même l'estime infinie qu'il en faisoit, il apella de son Nom une des plus belles Plantes de l'Amérique, qu'il noma *Pittonia*, de *Joseph Pitton Tournefort*. Il rendit le même service à Mrs. *Magnol* & *Malpighi*, sans oublier *Morison* Que l'on ne s' imagine pas que ces Noms donés aux Plantes soient une petite faveur : De pareils Monumens durent plus longtems que les Statües & les Colones, que les Grecs & les Romains élevoient à leurs Héros.

Si Mr. d'*Ivernois* loüe d'une manière si excessive les *Bauhins*, en recompense il ne tient pas à lui de dégrader *Morison*, qui les a critiqué, du rang honorable qu'il tient parmi les Botanistes ; cependant *Morison* méritoit bien quelques ménagemens, & Mr. d'*Ivernois* qui est si poli auroit bien

dû lui doner quelques grains d'Encens. Mr. JEAN RAI *, de la Societé Roïale de *Londres* en faisoit beaucoup de cas, & avoué dans sa nouvelle Méthode des Plantes, imprimée en 1682. qu'il a emprunté bien des choses de *Robert Morison*. Mr. *Rai*, au reste, montre clairement dans la recherche qu'il fait du suc nourricier des Plantes, qu'il ne monte pas seulement par l'écorce, mais qu'il monte & descend dans toute la substance de la Plante & que les Vaisseaux qui le contiennent comuniquent ensemble, enforte qu'une partie du tronc étant blessé ou gaté, le suc nourricier passe & circule par le côté qui reste entier. Si le témoignage de Mr. *Rai*, en faveur de *Morison*, ne paroît pas suffisant à Mr. d'*Ivernois*, voici quelque chose de plus. Mr. le Duc d'*ORLEANS*, Oncle de *LOUIS XIV.* l'estimoit si fort, qu'il lui dona l'Intendance de son Jardin Roïal de *Blois*, avec de grands appointemens, pour le retenir en France. Il fit paroître dans son *Histoire générale des Plantes du Jardin d'Oxford*, dont il étoit Professeur, une conoissance des Plantes vaste & profonde. Les Journalistes de *Leipsig*, Ju-

* On voit dans le Journal Helvétique du Mois de Février, que Mr. *Zvvinguer* de Bale, a preferé dans le Théâtre de Boranique de Mr. son Père, le Système & la Méthode de Mr. *Rai*, au Système & à la Méthode des *Bauhins*, qui étoient ses Compatriotes.

ges si éclairés, disent, que *Morison* a si fort surpassé les Botanistes qui l'avoient précédé, que les plus Savans Homes & les plus intelligens en ces Matières ne lui sont pas comparables. C'est lui particulièrement, ajoutent-ils, qui a mis la Botanique en règle, qui avant lui n'en avoit aucune. *Ut fateantur omnes ei deberi quod Botanica antea legibus soluta, nunc methodum agrescat.* *Morison* mourut en 1683. âgé de 63. Ans. Tel étoit le Critique des deux *Baubins* de *Bâle*.

Mr. d'*Ivernois* ne tend guères plus de Justice à Mr. *Tournefort*, (a) qui étoit un Esprit hardi & sistématique; Mr. *Vaillant* lui même, qui ne l'aimoit pas & qui de son Elève étoit devenu son Rival, ne pouvoit s'empêcher d'avoüer qu'il étoit un Génie supérieur: En éfet ses Institutions de Botanique & son Voïage du *Levant* prouvent quels étoient ses talens, & quelle étoit l'étendue de ses Connoissances. *Julius Pontedera*, Professeur en

(a) Mr. *Tollor* permettra de remarquer ici; que le but de Mr. d'*Ivernois* tendoit uniquement à relever l'honneur des Botanistes Suisses, qu'il croit ataqué, ainsi les Eloges des Botanistes Etrangers auroient été déplacés dans sa Pièce. Il paroît qu'il l'a faite mal à propos de ne pas lui rendre justice. On ne voit nulle part dans sa Lettre, ce que l'on infinue ici. En particulier, s'il parle de *Tournefort*, c'est toujours avec les Epithètes de Grand, d'illustre &c. & par tout il le cite come un Oracle.

Botanique à Padoüe , très habile & très versé dans la conoissance des Plantes , dit qu'il doit à Mr. *Tournefort* son goût pour la Botanique , & que la lecture de ses Institutions l'avoit animé & excité vivement dans la recherche des Plantes. Il ajoute , *qu'il fait tant de cas de ce grand Home , qu'il l'estime presque autant lui seul que tous les autres Botanistes ensemble.* Ainsi je ne suis pas le seul , come semble le croire Mr. d'*Ivernois* , qui aie attribué à Mr. *de Tournefort* la gloire d'avoir débarrassé la Botanique d'un tas d'inutilités , & de l'avoir tirée en quelque manière du Cahos , en l'exposant sous une Méthode claire & dans un Ordre convenable : Mr. *de Fontenelle* lui même , qui par son poids & son autorité doit , selon Mr. d'*Ivernois* , être au dessus de toute contradiction , dit que Mr. *de Tournefort* fut le premier qui mit de l'ordre dans ce nombre prodigieux de Plantes semées si confusement sur la Terre , & même sous les Eaux de la Mer. On peut dire qu'il a reculé les bornes de la Botanique , en l'enrichissant d'une infinité de Plantes qu'il a découvertes. Mr. *de Fontenelle* me repeta à peu près la même chose dans une Lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire , il y a quelques Années , & je ne me felicite pas moins de l'affection que ce Grand Home m'a témoignée , malgré l'extrême distance

qu'il y a de lui à moi, que Mr. d'*Ivernois* se félicite d'avoir eu le plaisir de parcourir le Creux du Vent avec Mr. *Haller*.

✱ Quand j'ai lû tous les noms des Savans, soit Mathématiciens, soit Théologiens, soit Botanistes, que cite Mr. d'*Ivernois*, je me suis écrié tout bas : Quel étalage d'Erudition ! Il me sembloit voir une Armée nombreuse toute composée de Soldats choisis. Mais contre qui l'avoit-on assemblée ? Contre qui avoit-elle à combattre ? Qu'auroit-on fait de plus si j'étois un *Tournefort* ou un *Fontenelle* ?

Je fais cependant bon gré à Mr. d'*Ivernois* de n'avoir pas omis dans la Liste, ni Mrs. *OSTERVALD*, ni le Savant & judicieux Editeur du *Moreri de Bâle*, ni nos Botanistes Genevois : Mais puisque Mr. d'*Ivern.* avoit principalement en vûe de faire honneur aux Savans de sa Nation, ou à ceux qui en sont devenus come Citoyens par le long séjour qu'ils ont fait en Suisse, pourquoi ne rien dire de Mr. *WERENFELS* qui joignoit un goût exquis & un Esprit délicat à de vattes conoissances ? Pourquoi ne pas parler de Mr. *DE CROUZAS*, dont le nom est si fort connu dans la République des Lettres, & dont les Ecrits sont si estimés ? Pourquoi se taire sur Mr. *DU LIGNON*, qui par sa naissance, son genie & son savoir se seroit distingué au milieu même de *Paris* ? Pourquoi enfin garder le silence sur Mr.

le Professeur BOURGUET, dont l'Erudition est si vaste & si profonde, & qui dans ses excellentes Lettres Philosophiques a traité en particulier de la génération & du Mécanisme organique des Plantes? Sont ce là de ces inadvertances auxquelles les plus grands Homes sont sujets? Vous voies, Messieurs, que ceux qui ont la meilleure mémoire peuvent omettre certaines choses; il n'est donc pas étonant que moi, dont la mémoire n'est pas fort bone, aie oublié de parler de *Thuisi* & de *Salève*, qui sont en éfet des Jardins naturels de Plantes. Mr. d'Ivernois est surpris que je n'en fasse pas la description, come il a fait celle du Creux du Vent, *Faudra-t-il ici, qu'un Etranger*, dit-il, *fasse conoitre à un Citoyen de Geneve Thuisi & Salève?* Il auroit pû ajouter la Montagne de *Dole* & celle qu'on nomme *des Voirons*. Il s'en faut bien que je conoisse tous les lieux de nôtre Voisinage, ni toutes les choses curieuses qui nous environnent. Il y a long tems que j'ai souhaité avec ardeur qu'un Philosophe qui fait son séjour ici & qui pourroit immortaliser & illustrer nôtre Ville s'il vouloit écrire, donat un Histoire naturelle de ce País, mais son extrême modestie a resisté jusques à présent aux invitations & des Etrangers & de ses Amis.

J'avois proposé dans mon Essai sur la Botanique l'Etablissement d'un Jardin de Plaug

tes à *Geneve*, & j'en disois les raisons. A cela Mr. d'Ivernois repond, *qu'il vaut mieux examiner les Plantes dans les endroits que la Nature leur a assigné.* Cette replique porteroit également contre tous les Jardins de Plantes, car si les Plantes, dégéneroient à *Geneve* étant cultivées, elles dégénéreroient également ailleurs. Il s'en faut bien d'ailleurs que nos Montagnes soient d'un facile accès; elles sont une grande partie de l'Année couvertes de Neiges, & sont par là impraticables. Mr. d'Ivernois fait une autre difficulté. *Come dans la Suisse, dit-il, il n'y a qu'une seule Université, savoir à Bâle, naturellement aussi il n'y doit avoir qu'un seul Jardin de Botanique.* Mais ce Jardin peut-il suffire pour toute la *Suisse* qui est si étendue? Et pourquoi n'y auroit-il que les seules Universités qui eussent ce Privilege? Si un Professeur en Botanique est très utile, come je le crois, & come Mr. d'Ivernois le pense lui même, ne faudroit-il pas, par une conséquence nécessaire, qu'il eut un Jardin de Plantes pour y doner les Leçons?

Je sai que Mr. JEAN JAQUES S'HEUCHSER, célèbre Medecin de *Zurich*, avoit fait de très grands progrès dans l'Etude de la Botanique, quoi qu'il n'eut guères vû d'autres Jardins de Plantes que ces vastes Jardins, qui sont formés par la Nature sur les Montagnes des Alpes. L'aspect sauvage & affreux
de

de ces Lieux presque inacessibles ne l'avoit pas rebuté. Un courage animé par un violent désir de s'instruire & par de grands Talens surmonte tous les obstacles. Ses travaux, à la vérité, furent bien récompensés par les découvertes qu'il y fit; son *Herbarium diluvianum* imprimé à Zurich, l'Année 1709. renferme des Plantes d'un nouveau genre, d'autant plus curieuses qu'elles sont un Monument bien authentique de l'universalité du Deluge. *Voici de nouvelles espèces de Médailles*, dit Mr. de Fontenelle en parlant des découvertes de Mr. Scheuchzer, *dont les Dates sont, & sans comparaison plus anciennes & plus sûres que celles de toutes les Médailles Grèques & Romaines.* Quel agréable spectacle pour des Philosophes Chrétiens, que de voir la Tradition & l'Histoire de MOÏSE confirmées par des Coquillages des Mers les plus éloignées, & que le Déluge seul pouvoit avoir transportés sur les plus hautes Montagnes! Quel agréable spectacle en particulier pour des Naturalistes & des Botanistes, que de voir des Animaux & des Plantes des Indes gravés exactement sur des Pierres & y conserver encore, malgré l'ancieneté des tems, leur port & leur figure; & même quelque chose de leur couleur! Ce spectacle n'est guères moins surprenant que celui qu'un jeune & habile Phisicien nous a fait voir depuis peu, en nous

montrant un Insecte qui a la propriété de renouveler sa Tête toutes les fois qu'on la coupe : Du moins paroît-il une espèce de bourlet, qui en prend la forme & qui en fait toutes les fonctions. Phénomène rare & qu'on n'auroit pas même soupçonné. Je n'ose presque exposer ce fait dans tout son merveilleux : Nôtre jeune Observateur a remarqué que chaque partie de cet Insecte, qui est une espèce de Ver aquatique, étant séparée du Tronc, devient-elle même un Animal entier & complet, semblable au tout dont-il faisoit partie : Il faut pour cela qu'il tire de son sein de nouveaux organes, & c'est ce qui arrive effectivement ; ainsi l'Insecte se multiplie, à mesure qu'on le coupe & qu'on le divise, sans rien perdre de sa forme & de sa figure. Après cette découverte l'*Hydre de Lerne* pourra-t-elle être traitée de Fable ? Ceci fera-t'il un Jeu du Hazard ? Mais le Hazard, se joue-t'il ? Ce que nous nommons des Jeux de Hazard, des Mystères, & des Secrets de la Nature ne sont le plus souvent que des preuves de nôtre Ignorance ;

Il n'arrive que trop, que chercher à conoitre
N'est hélas ! qu'apprendre à douter.

Mme. DESHOULIERES.

En voilà assés, & peut être trop sur la Critique que Mr. le Docteur d'Ivernois a pris la peine de faire. Javois qu'il m'a appris plusieurs choses & peut être le Public a-t'il gagné, aussi bien que moi à cette

Dispute, si on peut l'appeler de ce nom. Quoi qu'il en soit, je préférerai toujours une Critique qui m'éclaire, à une louange qui me flatte; & lors même qu'on se tromperoit en relevant nos fautes, pourvu qu'on le fit sans dessein d'offenser, je n'en aurois pas moins de considération pour l'Auteur. Reservons toute notre Indulgence pour les défauts de l'Esprit, mais ne pardonnons pas à ceux du Cœur: Censurons, foudroyons cette basse & noire envie qui se plaît à rabaisser les Talens d'autrui, & qui cherche à défigurer ce qu'elle ne sauroit effacer ou ce quelle ne peut égaler. Bannissons, s'il est possible, de la Médecine cet Esprit d'intérêt & de cabale, qui fait un brigandage d'une Profession utile & honête; & qui accorde à de vils Charlatans ce qu'il refuse aux Persones les plus sages & les plus éclairées. En un mot. joignons la Probité aux Connoissances. De cette manière il y aura peu de Disputes, ou elles seront bientôt terminées.

Quand l'un & l'autre s'estime

L'accord se fait aisément:

Et penser différemment

Ce ne fut jamais un crime.

Je suis avec beaucoup d'estime & de considération &c.

GENEVE le 25.

J. B. TOLLOZ

Mars 1742.

F 2

DIFICULTÉS

Faites par Mr. DE MUSCHENBROEK,
ci-devant Professeur en Philosophie dans l'Académie d'Utrecht, & présentement dans celle de Leide, contre les Principes de Mr. GARCIN sur les Causes des Mouvements du Baromètre : Extraites de son grand Ouvrage de Physique Ch. XXXVI. 2.^{me} Edition, imprimée en Hollandois en 1739.

LEs Dificultés dont il s'agit se trouvent détaillées au Ch. XXXVI. dans lequel Mr. DE MUSCHENBROEK traite de l'Air & du Baromètre. Dans le tems que ce Savant travailloit à la seconde Edition de son Ouvrage de Physique, peu après que la première eut été traduite en François par Mr. MASSUET, il eut occasion de voir les Mercurés Suisses des Années 1734. 1735. 1736. où les Principes de Mr. GARCIN se trouvent renfermes. C'est ce qui l'engagea d'examiner ce Système & d'en dire sa Pensée fort amplement. Voici donc les Objections de Mr. de *Muschenbroek* traduites du *Hollandois* & extraites du Chap. XXXVI. de l'Ouvrage que l'on a cité N.^o 1343.

L'Ingenieur Mr. GARCIN, dit ce savant Professeur, est dans la pensée que la Pluie qui tombe sur la Terre, est la principale cause de la baisse du Mercure dans le Baromètre, & qu'en conséquence, les fortes Pluies, qui occupent une grande étendue de Pais, sont les causes les plus constantes des grandes Décentes du Mercure. Il est certain (c'est toujours Mr. *Muschbroek* qui parle,) que les Nüées sont pésantes, & que lorsqu'elles sont converties en Pluies, & précipitées du sein de l'Air, l'Atmosphère doit rester plus légère qu'elle n'étoit auparavant : Mais de croire, avec Mr. *Garcin*, que cette Cause soit aussi puissante que celle qui est attribuée aux Vents. C'est ce qui ne me paroît pas jusques ici fort clair : Car si on met de pair la Raison avec l'Expérience, on s'apercevra d'abord de plusieurs difficultés, come les suivantes.

En 1735. le 17. de Janvier, le Mercure se trouva monté à 29. pouces 4. & un quart Lignes, & le 19. à 7. heures du Soir, il décendit à 27. pouces & 5. lignes pendant qu'une Tempête afreuse règnoit généralement en Europe, par tout acompagnée de Pluie : Cependant il ne tomba pas dans cet espace de tems dix lignes d'Eau à *Utrecht* : Si la Plüie eut été la cause de

cette baisse du Mercure, il auroit falu qu'il fût tombé 27. pouces 1. ligne & demi d'Eau de Pluie ; ce qui est fort au dessus de la quantité qu'on observe ordinairement, car il n'en tombe pas autant pendant une Année entière, à *Utrecht*. Enfin dans aucun lieu de l'Europe où cette même Tempête fut observée, on ne pût rassembler qu'environ un ou deux pouces d'Eau,

Le 9. Janvier de la même Année le Mercure fut à midi à 28. pouces & six lignes, à 11. heures du soir à 28. pouces & 1. ligne. Si donc cette différence dépendoit de la Pluie, il auroit dû tomber 5. pouces & 10. lignes d'Eau, ce jour là. Cependant à peine s'en trouva-t'il 5. lignes de ramassé dans mon Bassin. Difficilement même ai je pû une seule fois en ma Vie, observer autant d'Eau de Pluie tombée dans un aussi court espace de tems. Si on fait cette Observation en plusieurs endroits, on trouvera également la même preuve.

Pour aller au devant de cette difficulté, on se donne des peines inutiles de supposer, que s'il ne tombe pas sur nôtre Terrain (à *Utrecht*) autant d'Eau de Pluie à proportion de la baisse du Mercure, il doit en tomber d'autant plus dans d'autres endroits, & surtout sur la Mer. Ce qui récompense la

quantité qui tombe de moins au milieu du País où se fait l'Observation. Mais coment fait-on qu'il tombe plus de Pluie sur Mer que sur Terre ? C'est une pauvre suposition ; contraire à l'Expérience , qui montre constamment que dans tous les lieux élevés & sur les Montagnes, il y pleut beaucoup plus que dans les País qui sont bas & unis , & sur lesquels les Nüées passent facilement , sans être sujettes de s'arrêter & de se comprimer, come il arrive vers les Montagnes.

En 1738. le 8. de *Janvier*, pendant qu'il gëloit fortement dans les País-Bas & que le tems étoit beau, le Mercure du Baromètre fût à la hauteur de 29. pouces & 4. Lignes ; puis le 10. du même Mois, il se trouva descendu à 28. Pouces & 11. Lignes, nonobstant la gelée & le beau tems. Suivant le sentiment de Mr. *Garcin*, il faloit qu'il eut plû dans ces deux jours, mais suivant la Gazette, il fit en Allemagne & dans le Nord, aussi la même gëlée. Mettons qu'il plût pendant ce tems là, dans les País qui sont au Midi de l'*Europe* ; quelle prodigieuse quantité de Pluie ne faudroit-il pas qu'il y fût tombé, pour que le Mercure eut pû descendre chez nous jusques à 5. Lignes ? Suposons que la Pluie fut tombée sur beaucoup de País, come dans toute l'*Espagne*, si l'*Air* étoit devenu par toute l'*Europe*,

aussi léger qu'il se trouva alors dans les Pais Bas, il auroit falu qu'en *Espagne*, qui ne fait que la sixième partie de l'Europe, en la comparant en gros seulement, il fût tombé autant de Pluie, que tout le reste de l'Air de cette grande Région en auroit pû donner, pour faire un poids égal à celui de cinq lignes de Mercure, (compris dans la même étendue) c'est-à-dire, qu'il auroit dû y tomber plus de 30, pouces d'Eau, pendant ces deux jours. Je doute que cela se puisse acorder avec les Observations.

Quand je jette les yeux sur la Table Météorologique du Mois de Décembre de 1735, dressée à *Neuchatel* par M. *Garcin*, & que je la compare avec celle qui est du même Mois dans les Pais-bas, j'y trouve un acord assés exact touchant les jours qu'il a plû, ou qu'il a fait beau tems. Dans les Pais-bas, il plût presque tous les jours, depuis le 5, de ce même Mois jusqu'au 21. Ce qui a été observé à peu près de même à *Neuchatel*. Mais combien de fois le Mercure du Baromètre n'a-t'il pas haussé & baissé pendant tous ces jours de Pluie? C'est-ce que l'on peut voir dans la comparaison de ces deux Tables, où les mouvemens du Mercure s'y trouvent à peu près les mêmes. Mais étoit-il nécessaire que pendant la chute de tant d'Eau, sur un Pais aussi étendu & qui n'est pas la moins

dre partie de l'Europe, l'Air n'y fût pas rendu plus léger qu'il le fût tout ce tems là, c'est-à-dire depuis le comencement jusqu'à la fin de ces Pluies? Quel Mouvement le Mercure fit-il alors? Il monta, & même très confiderablement. Cela montre qu'il doit y avoir nécessairement une autre Cause que la Pluie. Qu'on prenne garde seulement au changement des Vents, & l'on trouvera d'abord la Clé des changemens du Mercure, au lieu que le sentiment de *Mr. Garcin* renferme plus de difficultés.

Voici un autre exemple. Le 5. de Juin de l'Année 1737. le Baromètre étant à *Utrecht* à 28. pouces & 9. Lignes, il fit une ondée de Pluie la plus grosse que j'eusse jamais vüe, puisque dans une heure de tems, il tomba 3. pouces d'Eau, pendant que le Mercure décendit à peine une demi-Ligne, au lieu qu'il auroit dû décendre deux Lignes & demi, si la baisse du Mercure dépendoit uniquement de la diminution du poids de l'Air, causée par les Pluies tombées.

Ajoutons de plus, que le Mercure du Baromètre ne comence pas à décendre, dans le tems même qu'il comence à pleuvoir; mais il baisse quelque-fois pendant quelques jours de suite; d'autres fois à peine un jour, ou quelques heures avant que la Pluie vienne.

Cela n'arrive pas seulement à *Utrecht*, mais aussi dans tous les Lieux qui l'entourent & où on fait des Observations. Mais s'il faut entendre que cela se fasse par des Pluies qui tombent dans d'autres Lieux plus éloignés, suivant le sentiment de Mr. *Garcin*; c'est ce que l'on ne sauroit démontrer par des Observations. On ne peut seulement que le supposer.

On voit souvent, aussi que le Baromètre demeure fixe sans varier pendant qu'il pleut, quoique la Pluie dure un jour ou deux.

Bien plus, il arrive encore assez souvent, que pendant qu'il pleut, le Mercure commence aussi à monter. En quel tems voit-on le Mercure monter au plus haut de l'Echelle du Baromètre? Cela n'arrive pas en Eté, mais en Hiver, lorsqu'il gèle, par des Vents orientaux: Se formeroit il donc plus de Nuages en Hiver qu'en Eté? Cela seroit contradictoire; car les Vapeurs qui sortent de la Terre & de l'Eau, s'élèvent abondamment en Eté & presque point en Hiver, les Nuées naissent la plus grande partie de la Mer, d'où elles nous sont amenées par les Vents: Il s'en forme peu des Vapeurs de la Terre. On fait que dans la partie Orientale de l'Europe, il n'y a point de Mer, mais que c'est tout Terre, come on le peut

voir sur une Carte generale, de maniere qu'il ne s'y forme que peu ou point de Nuages au dessus qui puissent nous être amenés, pour rendre nôtre Air plus pesant, come cela arrive en Eté nécessairement par les Vents d'Ouëst & de Sud Ouëst, qui nous viennent de dessus les Mers; pour lors le Baromètre est ordinairement bas.

Tout cela montre que les changemens qui se font dans cet Instrument, ne dépendent point seulement ni essentiellement de la Pluie, mais de plusieurs autres Causes à la fois, & principalement des Vents. Il faut, cependant convenir que la montée des Vapeurs dans l'Air, & la Chûte des Pluies, en sont aussi une Cause.

Je dois rendre justice à Mr. *Garcin*: Il reconoit que les Vents mêlés à d'autres Causes opèrent sur le Baromètre; ce qui mérite attention. Ses Remarques sont dignes d'une grande louange. Il est à souhaiter qu'il les continue. Ses raisonnemens méritent d'être pesés, par raport à l'habileté avec laquelle ils sont conçus.

A V I S

Concernant les Bains d'YVERDON, dans le
Canton de BERNE en SUISSE

LA Saison des Bains allant comencer, nous croions obliger nos Lecteurs, en leur remettant ici devant les yeux, en peu de mots, les Avantages que procurent ceux d'Yverdon, & en leur aprenant coment & à quel prix, on peut y être reçu.

Nous donnames dans nôtre Mercure de Juin 1736. un Examen fidèle de ces Bains, fait par Mrs. les Médecins de cette Ville là, & nous renvoions les Curieux à cette Pièce. Raisonant sur ce que l'on conoit de la nature & des éfets des Principes Minéraux & grossiers qu'ils ont découvert dans ces Eaux, nous nous contenterons de dire ici, en général, qu'elles doivent être, par leur Soufre, adoucissantes, pénétrantes, dissolvantes & balsamiques. Leur Terre Alcaline, à peu près semblable au Bol d'Arménie, les rend légèrement astringentes & très propres pour redoner de la Force & de l'Elasticité à des Membres relachés, foibles & perclus. Les Solides devenus plus forts par l'usage de ces Bains, batront & souïeteront plus

fortement les *Fluides* & les remettrent en mouvement, s'ils croupissent. Elles sont encore, à raison de leur *Sel*, incisives, apéritives & détersives.

Ces Bains échaufés auront donc d'abord tous les Efets généraux que produisent les Bains chauds, par leur Poids, par leur Chaleur & par leurs Parties aqueuses & humectantes, lesquels ont été détaillés dans le Mercure de Mai 1739. pag. 427. Mais par leurs Principes Minéraux, ils conviennent particulièrement aux Persones sujettes aux Fluxions & Catarrhes; aux Floiblefles d'Estomac & aux Maux qui naissent de là, come Coliques, Ventosités &c. dans la Lassitude Spontanée qui provient d'un Embaras ou d'une Obstruction dans les Nerfs; dans la Paralisie, soit que la Partie paralitique soit telle par un effet d'un Sang épais & visqueux, soit qu'elle soit abrûvée de Sérosités; dans les Pales-Couleurs, où il y a toujours une espèce d'Atonie dans les Solides & où les Fluides péchent par trop de Consistence; dans les Fleurs Blanches qui suposent ordinairement un Sang fereux ou visqueux & une mauvaise disposition dans l'Estomac, avec un relachement en particulier dans les Vaisseaux en général de la Matrice ou dans les Glandes du Vagin; dans les cas de Stérilité lors

que le Tissu de la Matrice est relâché; dans les vieilles Douleurs de Rhumatisme & de Sciatique où il y a souvent une Relaxation ou un Engorgement dans la Partie affectée; dans les Maux & Foibleesses de Reins; dans la Contraction des Membres, & pour les Enfans qui sont en Chartre; dans les Fièvres intermittentes opiniâtres, toujours fondées sur un Embarras considérable dans les Viscères du bas Ventre &c. Dans plusieurs de ces Cas, on boit aussi les Eaux de ces Bains, avec succès.

En particulier elles pénétreront facilement le Tissu de la Peau, par leur Sel & leur Soufre; elles ouvriront ainsi les Pores & Conduits excrétoires des Glandes cutanées qui fournissent la Matière de la Transpiration insensible, & remettront en mouvement, dissoudront & dissiperont les Humeurs qui y croupissent. Par cette raison ces Bains guérissent radicalement toutes les mauvaises Gales, sèches, humides, purulentes; les Rognes; les Dartres simples, miliaires, farineuses, crustacées, vives, rongeantes & coulantes; les Ampoules ou Porcelaines; les Echauboulores; le Lichen, Leuce, Alphos &c. & autres Maladies cutanées congénères, lesquelles supposent toujours une Lymphe grossière qui forme des Embarras dans le Tissu de la Peau & met

des Obstacles à la Transpiration. Ils détergent & consolident les mauvais, vieux & fordidés Abscès & Ulcères qui paroissent en dehors, sur tout ceux des Jambes très fréquens dans nôtre SUISSE, & auxquels les Remèdes onctueux sont souvent contraires. Ils sont aussi d'un grand secours pour les vieilles Plaies d'Arquebuse où il y a quelque Corps étranger; pour les mauvaises suites des Fractures & Luxations; pour les Fistules &c. On peut encore y prendre l'Etuve ou recevoir la Douche, si l'on veut que ces Bains opèrent plus facilement sur quelques Parties affectées. La vertu de ces Eaux, dans tous ces Cas, est établie par une longue suite d'Observations.

On ose avancer ici que ces Eaux des Bains d'*Tverdon*, ont beaucoup de rapport avec celles de *Schintznach*. telles que celles ci sont décrites par Mr. le Docteur HERTZOG, Savant Medecin de BERNE, dans l'*Hydrographia Helvética* de Mr. SCHEUCHZER, pag. 327. &c. on pourroit même dire avec celles de *Baden*, au moins quant à la nature du Minéral, à en juger par l'admirable Traité que l'Illustre Mr. *Schubcher* en a donné en Allemand, l'An 1732. in 4to. Aussi ces Excellens Médecins assurent que les Eaux des Bains de *Schintz-*

nach & de *Baden* sont très bones contre plusieurs Maladies ou l'Expérience a montré que celles d'*Yverdon* étoient spécifiques.

Tous ces Avantages qu'on retire des Bains d'*Yverdon* sont encore relevés par le plaisir que donne la riante Situation du Lieu ; par les superbes Promenades de la Ville ; par la Politesse extrême de ses Habitans ; par les Secours qu'on peut y avoir, en cas d'Accidens, & par la Magnificence & la Comodité du Logement. En particulier le Fermier apportera tous ses Soins, pour contenter ses Hôtes. Il prendra un Louis d'or-neuf, pour les Messieurs, & un Louis d'Or-vieux, pour les Dames, par Semaine, pour la Nouriture, la Chambre & les Bains. Il aura une seconde Table, à une Pistole par semaine, la Chambre & les Bains y compris, & il conviendra encore à meilleur compte, avec ceux qui ne seront pas en faculté de faire cette Dépense.





LOTÉRIE de Lausanne.

Les Malheurs auxquels furent exposées les Eglises Réformées du Roïaume de France, après la Révocation de l'Edit de *Nantes*, aiant doné lieu au Réfuge d'une grande partie des Membres de ces Eglises, les ETATS EVANGELIQUES DE SUISSE se trouvèrent en peu de tems remplis d'un nombre considérable de ces Fugitifs de tout Ordre, de tout âge & de tout Sexe. Ils éprouvèrent les généreux étets de l'Hospitalité des SOUVERAINS, qui leur avoient acordé un Asile. IL. EE. de BERNÉ se distinguèrent entr'autres dans cette Ocasion & leur donèrent les secours les plus propres a leur faire supporter les épreuves auxquelles la Divine Providence les apelloit.

Le nombre des Réfugiés se trouvant plus grand dans la Ville de LAUSANNE, que dans aucune autre de la SUISSE, il s'y forma en 1687. une Direction de douze des Principaux d'entr'eux, sous l'agrément de la Magistrature & l'aprobation du Souverain. Cet Etablissement eut pour but le soulagement & l'assistance des Pauvres Réfugiés, dans la Ville & Bailliage de *Lausanne*, sans parler de ce qu'on a toujours

doné aux pauvres Passans. Le Magistrat acorda dès lors un Apartement dans le Vieux Evêché pour y former un Hôpital, & la Direction a trouvé en tout tems dans sa Pieté de très grands secours. Ce Pieux Etablissement s'est soutenu jusques à présent par la Bénédiction de DIEU, & par les soins assidus & la grande Oeconomie des Directeurs, qui exercent leurs Fonctions *gratis*. Une infinité de pauvres Malheureux y ont trouvé les consolations & les secours nécessaires dans leurs Maux & dans leurs Misères. Mais comé les Directeurs font, depuis plusieurs Années, la triste expérience de la diminution de leurs Fonds, sans que leurs charges diminuent, ils ont exposé leur situation à LL. EE. pour obtenir de leur grande Charité & de leur Autorité Souveraine, la liberté de mettre en œuvre tels moïens qu'il leur plairoit d'autoriser, pour soutenir un Etablissement si utile & qui fait honneur à la Religion Chrétienne Réformée. LL. EE. ont par leur Arrêt du 10. Janvier 1742. autorisé la Direction de faire une Loterie en Argent, dont les Profits serviront au soutien de cet Hôpital, & au soulagement de grand nombre de Disetteux François, qui pour cause de Religion se trouvent présentement réfugiés dans la Ville & Bailliage

de *Lausanne*, ou qui pourront s'y réfugier à l'avenir.

Cette Loterie est composée de 9800. Billets; produifans la somme de L. 84000. qui est répartie en 1050. Prix.

Les 9800. Billets font divisés en trois Ordres diférens, tant par raport à leur valeur, qu'à l'égard de leur nombre.

Le 1. contient	1400. Billets	à L. 20.	. . .	L. 28000.
Le 2. . . .	2800. B.	à 10.	. . .	28000.
Le 3. . . .	5600 B.	à 5.	. . .	28000.
<hr/>				
9800. B. faisant			 L. 84000.

Il y aura deux Opérations principales dans le Tirage de la Loterie. La première fera de tirer tous les Billets; de chaque Ordre séparément; favoir:

1.^o Les 1400. Billets de L. 20. étant mis dans une Roüe en feront tirés l'un après l'autre, & chaque quatrième Billet qui en sortira, fera un bon Billet; sans avoir pourtant alors une valeur fixe & déterminée. Ce Tirage produira 350. bons Billets pour cet Ordre.

2.^o On fera la même Opération pour les 2800 Billets de L. 10. & chaque huitième Billet sera bon, sans avoir non plus de valeur déterminée: Ce qui produira aussi 350. bons Billets pour cet Ordre.

3.^o On opérera de même pour les 5600.

Billets de L. 5. & chaque feizième Billet qui sortira de la Roüe sera bon : Ce qui produira pareillement 350. bons Billets pour cet Ordre.

Cette Opération sur les trois Ordres de Billets donera 1050. bons Billets, & rendra les trois Ordres égaux.

Pour déterminer ensuite la valeur fixe de ces 1050. Billets, on les mettra dans la Roüe, & on les tirera contre les 1050. Prix renfermés dans une autre Roüe : Ce qui sera la seconde principale Opération. Voici en quoi consistent ces Prix.

1. Lot de	L. 10000.
1. de	6000.
1. de	3000.
1. de	2000.
2. de	L. 1000. 2000.
2. de	750. 1500.
4. de	500. 2000.
8. de	400. 3200.
12. de	300. 3600.
18. de	200. 3600.
35. de	100. 3500.
100. de	60. 6000.
300. de	50. 15000.
565. de	40. 22600.
<hr/>	
1050. Prix, qui font	L. 84000.

On a comencé à collecter pour cette Lo.

terie le 1^{er} Mai 1742. & on continuera jusques au 1^{er} Novembre, tems auquel les Livres seront fermés. Le premier Tirage se fera le 12. du même Mois, & plutôt si la Loterie se trouve remplie. On trouvera des Billets à BERNE chez Mr. de *Morantcourt*, à LAUSANNE chez Mrs. *Grand* & *Degiez*, *Masmejean* & *Remi*, *Pierre François Panchaud*, *Jean David Jomas*, *Jean Auboin* & *Fils*. On recevra les Ecus neufs a L. 4. & on paiera les Prix sur le même pied. Ce qui se fera dix Jours après qu'on aura achevé de tirer la Loterie. On prélèvera le 10. pour cent sur chaque Billet gagnant.

A V I S.

LE MAGISTRAT de la Ville de NEUCHÂTEE' souhaitant de favoriser l' Edition de la Ste. BIBLE, avec les *Argumens* & *Réflexions* de Mr. OSTERVALD, que l'on se propose de faire en cette Ville, a obtenu de LI. EE. de BERNE & de BALE, un Privilège exclusif pour dix Années, pendant lequel tems, on ne pourra imprimer, ni débiter dans leurs Cantons aucune autre Edition de cette Bible, que celle de *Neuchâtel*. En conséquence de ces Privilèges, les Persones intéressées à cet Ouvrage ont travaillé & travaillent à se procurer tout ce qui leur est nécessaire pour la porter au plus haut degré de perfection qu'il leur sera possible. En attendant

qu'ils aient reçu tous leurs Caractères neufs, & les Planches & autres Ornaments qu'ils font graver, ils vont donner au Public leur Projet de Soufcription, pour fatisfaire à l'impaticnce qu'on leur marque à cet égard, & ils apporteront toute la Diligence imaginable dans cette Impreffion, pour laquelle ils feront rouler plusieurs Prefses. Mr. OSTERVALD a fait dans cette nouvelle Edition un grand nombre de Corrections & divers changemens: Il a mis des *Argumens* & des *Réflexions* à plusieurs Chapitres qui n'en avoient point, particulièrement dans les Livres de Moïse: Il a pareillement ajouté des Observations & des Notes sur le Texte, & donné l'explication des Noms Hébreux, qui ont été imposés pour des raisons particulières: Tout cela ne peut que contribuer à rendre la lecture de l'Écriture Sainte plus intelligible & plus édifiante; come aussi à faire recevoir favorablement cette Edition.



Explication du LOGOGRIPHE du Mois d'Avril.

L'EMPIRE qui jadis fut le plus vaste Etat
Est le vrai mot du Logogriphe.
Ce que l'Histoire dit de son antique éclat
Pourroit passer pour apocriphe.
L'Héritier des Trajans, d'Auguste & des Césars
Ne fait ou reposer sa Tête.
Son Patrimoine en proie à la fureur de Mars,
Du fier Hungrois est la Conquête.
Titres, Gloire, Grandeur, vôtre instabilité
Peint à nos yeux ce que nous sommes :
Tout ce qui n'est fondé que sur la vanité
Est fragile ainsi que les Homes.

E N I G M E

JE suis gros, je suis lourd*, quoique j'aïlle fort vite,
A l'Home en un besoin je puis servir de gire,
Lorsque je sers d'asile au Faquin illustré,
Il est par les Passans comme un Prince honoré.
On me mène à la Ville, aux Champs & dans le Louvre,
On m'emploie à conduire un amoureux dessein,
Les plus rares Beautés reposent dans mon sein,
Et daignent bien souffrir que mon Habit les couvre.
Mais de tant de faveurs, que pas un ne me louë ;
Mon destin est cruel autant qu'il est nouveau ;
Mon Père en me faisant, semble être mon Boureau :
Il me lie, il me frape, il me perce, il me rouë ;
Je souffre tous ces maux, mais quelque fois je crie,
On fait l'art d'apaiser mes plaintes & mes cris,
Par un Remede sain, doux & de petit prix.
Dant lorsqu'on m'a froté, ma douleur est guerrie.
Aveugle que je suis on me donne trois guides,
Dont l'un en conduit deux avec la Verge au Poing,
Quoique je sois traîné, je ne me laisse point,
Et l'on ne reconoit mes pas que par des aides.
J'ai presque même sort que le Cheval de Troie,
Par deux endroits egaux j'enfante sans douleur,
J'enferme la beauté plutôt que la valeur :
Enfin je suis comode à quiconque m'emploie.

T R I O L E T.

L e premier jour du Mois de Mai
 Fut le plus heureux de ma Vie :
 Le beau dessein que je formai !
 Le premier jour du Mois de Mai ;
 Je vous vis & je vous aimai ,
 Et mon Amour vous plût SYLVIE.
 Le premier jour du Mois de Mai
 Fut le plus heureux de ma Vie.

T A B L E.

<i>L</i> ettre de Mme. H. à une de ses Amies pour la consoler de la perte de ses Biens.	I
Essai sur la Délicatesse, dans la Pensée & le Stile.	17
Lettre sur la Bibliothèque de Geneve.	34
La Glace & le Verre, Fable en Dialogue.	54
Sonnet d'un fameux Débauché	64
Réponse à l'Apologie des Botanistes Suisses	65
Difficultés de Mr. Muschenbroek sur les Causes des Mouvements du Baromètre établies par Mr. Garcin.	84
Avis concernant les Bains d'Yverdon.	92
Loterie de la Direction des Pauvres Fran- çois (Refugiés à Lausanne,	97
Avis sur la nouvelle Edition, de la Bible de Mr. Ostervald.	101
Enigme.	103
Explication du Logogriphe du Mois d'Avril.	103
Triole	104